DANTE ALIGHIERI, OU LE PROBLÈME DE L'HUMANITÉ AU MOYEN AGE LETTRES A M...

Benedetto Castiglia



C. D.




OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1870

DANTE ALIGHIERI

OU

LE PROBLÈME DE L'HUMANITÉ

AU MOYEN AGE

LETTRES A M. DE LAMARTINE

PARIS. — IMPRIMERIE GUIRAUDET ET JOUAUST
RUE SAINT-HONORÉ, 338

DANTE ALIGHIERI

OU

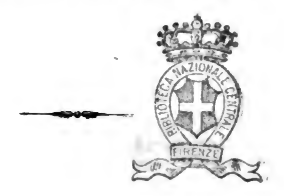
LE PROBLÈME DE L'HUMANITÉ

AU MOYEN AGE

LETTRES A M. DE LAMARTINE

PAR

BENEDETTO CASTIGLIA



PARIS
CHEZ DENTU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL
GALERIE VITRÉE, N° 13

1857

Dans le journal *le Siècle*, du 10 décembre 1856, on lit ce qui suit :

NOTES SUR LE DANTE.

Nous allons froisser tous les fanatismes; n'importe, disons ce que nous pensons.

On peut classer le poème du Dante de l'*Enfer*, du *Purgatoire* et du *Paradis* parmi les *poèmes populaires*, c'est-à-dire parmi ces poésies locales, nationales, temporaires, qui émanent du génie du lieu, de la nation, du temps (*genius loci*), et qui s'adressent aux croyances, aux superstitions, *aux passions infimes de la multitude*. Quand le poète est aussi médiocre que son pays, son peuple et son temps, ces poésies sont entraînées dans le courant ou dans l'égout des âges avec la multitude qui les goûte; quand le poète est un grand homme d'expression, comme le Dante, le poète survit éternellement, et on essaie éternellement aussi de faire survivre le poème; mais on n'y parvient pas. L'œuvre, jadis intelligible et populaire, aujourd'hui ténébreuse et inexplicable, résiste, *comme le sphinx*, aux interrogations des érudits, il n'en subsiste *que des fragments* plus semblables *à des énigmes* qu'à des monuments.

Pour comprendre le Dante, il faudrait ressusciter toute la populace florentine de son époque : car ce sont ses croyances, ses haines, ses popularités et ses impopularités qu'il a chantées. Il est puni par où il a péché : il a chanté pour la place publique, la postérité ne le comprend plus.

Tout ce qu'on peut comprendre, c'est que le poème *exclusi-*

vement toscan du Dante était une espèce de satire vengeresse du poète et de l'homme d'État contre les hommes et les partis auxquels il avait voué sa haine. L'idée était mesquine et indigne du poète. Le génie n'est pas un jouet mis au service de nos petites colères; c'est un don de Dieu qu'on peut profaner en le ravalant à des petitesses. La *lyre*, pour nous servir de l'expression antique, n'est pas une tenaille pour torturer nos adversaires, une *claie* pour traîner des cadavres aux gémonies; il faut laisser cela à faire au bourreau : ce n'est pas œuvre de poète. Le Dante eut ce tort; il crut que les siècles, infatués par ses vers, prendraient *parti contre on ne sait quels rivaux ou quels ennemis inconnus qui battaient alors le pavé de Florence.* Ces amitiés ou ces inimitiés d'*hommes obscurs* sont parfaitement indifférentes à la postérité. Elle aime mieux un beau vers, une belle image, un beau sentiment, que toute cette chronique rimée de la place du Vieux-Palais (*Palazzo-Vecchio*) à Florence.

Au lieu de faire un poème épique vaste et immortel comme la nature, le Dante a fait la gazette florentine de la postérité. C'est là le vice de l'*Enfer* du Dante. Une gazette ne vit qu'un jour; mais *le style* dans lequel le Dante a écrit cette gazette *est impérissable.* Réduisons donc ce poème bizarre à sa vraie valeur, *le style*, ou plutôt *quelques fragments de style.* Nous pensons à cet égard comme Voltaire, le prophète du bon sens : « Otez du Dante soixante ou quatre-vingts vers sublimes et véritablement séculaires, il n'y a guère que nuage, barbarie, trivialité et ténèbres dans le reste. »

Nous savons bien que nous choquons, en parlant ainsi, toute une école littéraire récente qui s'acharne sur le poème du Dante sans le comprendre, comme les mangeurs *d'opium s'acharnent* à regarder le vide du *firmament* pour y *découvrir* Dieu. Mais nous avons vécu de longues années en Italie, dans la société de ces commentateurs et explicateurs du Dante, qui se succèdent de génération en génération, comme les ombres sur les hiéroglyphes des obélisques de Thèbes; nous

avons vécu même de longues années à Florence, parmi les héritiers des hommes et parmi les traditions des choses chantées, vantées ou invectivées par le poète, et nous pouvons affirmer qu'aucun d'eux n'a fait que *déchiffrer des choses souvent bien peu dignes d'être déchiffrées.* La persévérance même de ces commentateurs est la meilleure preuve de l'impuissance du commentaire à élucider le texte. *Un secret une fois trouvé ne se cherche plus avec tant d'acharnement.* De jeunes Français se sont évertués maintenant à poursuivre ce qui a lassé les Toscans eux-mêmes. Que le dieu du chaos leur soit propice!

Quant à nous, nous n'avons trouvé, comme Voltaire, dans le Dante, *qu'un grand inventeur de style*, *un grand créateur de langue égaré dans une conception de ténèbres*, un immense fragment de poète dans un petit nombre de fragments de vers gravés, plutôt qu'écrits, avec le ciseau de ce Michel-Ange de la poésie; une trivialité *grossière* qui descend jusqu'au cynisme du mot et jusqu'à la crapule de l'image; une quintessence de théologie scolastique qui s'élève jusqu'à la vaporisation de l'idée; enfin, pour tout dire d'un mot, un grand homme et un mauvais livre.

Voilà ce que la lecture de ce poète a produit sur notre esprit, à des époques très diverses de notre vie. Laissons la trivialité, le cynisme, la puérilité, c'est-à-dire les neuf dixièmes du poème, et citons le beau : car, nous le répétons ici, c'est l'*émotion par le beau*, c'est-à-dire c'est la poésie, que nous cherchons dans toute littérature et dans toute œuvre écrite. . . .

. . . .

LAMARTINE.

I

LES TROIS AUTORITÉS CATHOLIQUES

SUPRÉMATIE DE CELLE DE LA SAGESSE

PLAN DE DANTE DANS LA COMÉDIE.

MONSIEUR,

Je vais vous parler vertement. — Vous êtes homme de génie et de renommée; si on ne l'ose avec vous, avec qui l'osera-t-on?

Ce que vous dites sur Dante est complétement l'opposé de ce qu'est Dante.

Vous le dites un poète *personnel et local*, partant « intelligible pour sa populace et dans son époque » ; *inexplicable* ailleurs et pour la postérité.

C'est précisément le contraire.

Jamais poète, homme d'État, philosophe, n'attacha sa personne, sa ville, son époque, à des conceptions plus étendues, plus universelles, plus *infinies;* et c'est justement pour cela qu'il fut et reste inexplicable. Il l'a été même pour vous; ce qui n'est pas peu de chose!...

Vous plaignez « cette école littéraire d'Italie qui s'acharne à le comprendre sans y parvenir ».

Vous invoquez la faveur « du dieu du chaos sur ces jeunes Français qui s'évertuent à poursuivre ce qui a lassé même les Toscans ».

Monsieur Lamartine, distinguez, je vous prie.

Il y a en Italie, en France et ailleurs, commentateurs et commentateurs :

D'abord ceux qui bataillent sur mots et phrases; et ce sont les philologues (1);

Ensuite ceux qui flairent en Dante toute invention et doctrine, même celle de la vapeur; et ce sont les idolâtres (2);

Enfin ceux qui y devinent le sectaire (3), le missionnaire, le réformateur (4), même le socialiste (5); et ce sont, — sinon les spéculateurs ou les savants, — les rêveurs.

Je vous les abandonne, si vous l'agréez, tous les trois; mais — non en commentateur, en historien, — voici ce que j'ajoute :

L'acharnement, dites mieux, la persistance, s'extasiant de plus en plus sur ce livre que Dante appela tout simplement « Comédie », et à qui la postérité, peu après sa mort, accoupla l'épithète de « divine », est tout autre chose que du pédantisme, de l'idolâtrie, de la rêverie.

L'écrivain de cette Comédie, voyez, Monsieur, ce qu'il fit.

En 1300, il avait été des *prieurs* de la ville; deux ans après, on l'avait envoyé en qualité d'ambassadeur à Rome; et il y était, lorsque tout à coup on le bannit.

Ce ban n'était que l'effet de la rage des partis. Lui, qui avait cherché de toute son âme paix et justice (6), avait fini par être la victime de tous ceux qui ne les agréaient point.

Il n'y avait là certainement qu'une affaire personnelle et locale.

Mais il est... Dante!

Il voyait que l'exil, la confiscation, la pauvreté, lui arrivaient par les dissensions de la ville, où les papes trempaient (7), et que, tant que les dissensions dureraient, paix et justice étaient impossibles.

Il voyait aussi que l'inquiétude ne se bornait pas à Florence; mais que l'Italie, et non seulement l'Italie, mais l'Europe tout entière, étaient en cause.

Il avait été homme politique, aisé, et par sagesse « et droiture » premier entre tous dans Florence (8); se résigner à rester déchu, pauvre, et, avec tant d'esprit, impuissant et dernier, il ne le pouvait pas.

L'indigence, la rancune, l'ambition, le poussaient (9); et il n'avait d'autres moyens que son génie, son idiome, sa doctrine.

Le voilà donc, avec ce peu de moyens, en lutte contre..., contre qui, croyez-vous, Monsieur? contre sa ville, sa populace, les nouveaux nobles ou les anciens de Florence ou de Toscane?

Oh! non.

Leurs dissensions, son bannissement, ne sont que des conséquences : il remonte donc à la source, et il la trouve non dans un mal particulier à Florence, à l'Italie, à l'Europe, au monde de son époque; mais dans ce qui apportera mal toujours : — « DANS LE FOURVOIEMENT DE L'HUMANITÉ » (10).

Aujourd'hui, il y a force causeurs d'humanité; et désormais, sans y croire, vous aussi en causez bravement. Mais aucun des causeurs, ni même des philosophes, ne se définit l'humanité aussi supérieurement que Dante.

L'humanité, pour Dante, est *la réalisation de tout l'intellect possible* : ce qui, traduit à notre manière, vaut la réalisation de toute la possibilité intellective.

Pour cela, dit-il, il est besoin de force *communions*, les unes sur les autres, et de l'union de toutes dans UNE.

Il est aussi besoin que les communautés de la famille,

du voisinage, de la ville, de l'état, se déploient dans une UNION où, par leurs coopérations, toute l'activité intellectuelle de tout homme, en tout endroit, à toute heure, puisse se réaliser complétement.

Pour y parvenir, il faut concorde, paix, liberté, moyennant l'activité des volontés « se conformant à l'ordre qui régit le TOUT » (11).

La liberté nécessite l'élection, celle-ci la connaissance; par la connaissance, l'adhésion; par l'adhésion, « l'opération » au but pour lequel est faite l'humanité.

Tout le monde ne peut pas avoir la science nécessaire pour saisir ce but, la droiture pour y adhérer.

A la science il faut du loisir, à la droiture âme libre de passion.

Au delà donc de toutes les autorités particulières des différents ordres de communautés, il a fallu deux autorités « hors et au dessus de toutes, AUTORITÉS UNIVERSELLES, CATHOLIQUES », lesquelles, « loin de toute passion et lutte », puissent par science connaître le but de l'humanité, et par droiture y viser, et par puissance y diriger, même *forcément*, les individus, les communautés, leurs lois, leurs gouverneurs.

L'homme est corps et âme : par le corps, dans le temps; par l'âme, dans l'éternité.

« Sa patrie » est le ciel; la terre, « chemin » pour y parvenir.

Corps et âme, temps et éternité, complètent l'homme.

L'AUTORITÉ CATHOLIQUE sur le corps et pour le temps est l'EMPIRE.

L'AUTORITÉ CATHOLIQUE sur l'âme et pour l'éternité est l'ÉGLISE.

Ces deux autorités sont prédestinées par Dieu, comme

guide, impulsion, contrainte, pour atteindre le but de l'humanité, savoir la réalisation de toute la possibilité intellective humaine pour l'accomplissement de toute la possibilité de bien, pour corps et âme, dans le temps et dans l'éternité (12).

LES DEUX GUIDES SE SONT FOURVOYÉS!

Égarés, ils égarent (13). Hommes, familles, voisinages; — villes, royaumes, Italie, Europe, monde entier, — en corps et en âme, pour le temps et pour l'éternité, se fourvoient horriblement (14).

Au lieu de la coopération universelle au but de la COMMUNION de l'Humanité, il n'y a qu' « opération » de l'intellect et des puissances de l'humanité à satisfaction des convoitises particulières. Empire (15), nobles (16), peuples (17); Église (18), prélats (19), moines (20); légistes, savants (21), théologiens (22); tous se déversent, divergent, *s'effarouchent*, luttent. Pas d'ordre, de droiture, de paix, de liberté. Au lieu d'amour, haine; au lieu de coopération, oppression.

N'y a-t-il pas de remède?

Il y en a! crie le banni.

Au dessus de ces deux autorités catholiques, — Empire et Papauté, — il en est une AUTRE, CATHOLIQUE aussi, et c'est l'AUTORITÉ DE LA SAGESSE (23).

Celle-ci fit les autres, et elle en est la source (24).

Dieu n'est qu'elle (25). — Née de la puissance, elle procède en charité.

Elle est sa *fille aînée*, sa sœur, la créatrice de l'univers, dans « l'ordre et dans la fin duquel l'humanité, avec sa fin à elle, rentre ».

Puisque les deux autorités d'âme et corps, d'éternité et temps, égarées, égarent, — c'est à l'autorité, qui est leur source, « et la source de l'univers, de sa cause, but, ordre », — de les redresser.

Cette autorité ne coule pas de noblesse de naissance, ni de grandeur ou ampleur d'élection (26); elle est à qui a la LIBERTÉ COMPLÈTE DE L'ESPRIT, moyennant la VISION COMPLÈTE DE LA VÉRITÉ (27).

Vérité est Dieu;

LUI, puissance, sagesse, amour.

Celui qui contemple en LUI a l'autorité d'où relèvent toutes les autres; et lui, n'étant ni empereur, ni pape, ni élu, doit et peut redresser l'humanité à ses prédestinations.

S'il est un TEL, il aura la SAPIENCE, qui est « forme et acte » complet de l'intellect; et, par là, il aura la doctrine entière, qui est *règle* à l'une et à l'autre autorité.

La doctrine pour l'une — papauté — est dans le texte de la foi, savoir dans la révélation, dans l'Evangile.

La doctrine pour l'autre — empire — est dans le texte de la raison, savoir dans la philosophie, et dans le livre où elle s'accomplit, dans Aristote.

Celui qui possédera les deux doctrines aura toute la science divine et humaine; et il devra en avoir la puissance, l'autorité, le ministère, parcequ'il aura la « sanité de l'arbitre », la vision de la vérité, la liberté de l'Esprit.

Voyant dans le ciel, et y visant, il agira avec justice sur la terre.

Dans le débordement universel, où, par le fourvoiement des deux Guides, se fourvoient les autorités, les communautés et les hommes avec elles, impossible qu'un individu *tel* puisse parvenir par leur adhésion, élection, consentement.

Il n'y a qu'un moyen, crie le banni : — l'admiration des multitudes, savoir ce qu'aujourd'hui on dirait la force de l'opinion.

Donc, dit-il, *il faut la faire*, en se montrant dans le complet de la sagesse; avec la lumière des deux doctrines, de la raison et de la foi; dans toute la liberté de l'âme, comme être raisonnable; dans toute la vision de la vérité, comme créature intellective.

Pour parvenir, il faut étonner tout le monde; s'adresser non aux puissances, mais aux multitudes; écrire en langue non de savant, mais de peuple (28); écrire une COMMEDIA qui soit à la portée même « des femmelettes », une COMMEDIA qui « commencera par le malheur et finira par la béatitude » (29).

Et voilà, — le banni, le déchu, le mendiant, désormais a fait son *plan :*

AUTORITÉ DE SAGESSE, autorité au dessus de toutes ;

CONCEPTION, la plus surprenante possible;

DOCTRINE, de foi et de raison, en toute variété et plénitude ;

LANGUE, vulgaire et pour tout le monde

Par elle, ADMIRATION des multitudes;

Par l'admiration des multitudes, — le banni, le déchu, le pauvre, sent, espère, entrevoit, hâte un moment où il pourra se redresser, — être... ; — être..., être .. — c'est difficile, mais il espère — être au dessus de tous.

Ce sont ce plan et cette conception qui inspirent et embrasent, d'un bout à l'autre, le poème du banni.

Je m'arrête.

Cela n'est que l'éclat premier de cet esprit que poètes, historiens et philosophes des dix-huitième et dix-neuvième

siècles ne saisissent point, parceque ce n'est pas encore l'heure, — quoiqu'elle sonne déjà, — de concevoir *en vérité* ce que Dante conçut *en idolâtrie*.

Ceci donc n'est que l'éclat premier.

Mais, même à ce premier éclat, je vous demande, Monsieur Lamartine :

Vous, altéré d'*infini*, vous qui trouvez la « forme infinie » même dans le récit de Francesca d'Arimino, comment ne vous êtes-vous pas aperçu qu'en Dante tout entier il y a une *infinité* bien autre ?

Comment n'avez-vous pas entrevu, Monsieur, que cette Comédie, au lieu d'être une satire, une gazette, une *frottola*, est une CONCEPTION que seul un homme eut, et ce fut lui, — DANTE ?

La persistance, l'enivrement des études sur ce livre, tient à ce que de tous les membres de ce grand corps se remue et *transpire* une pensée, une formule, une synthèse, la plus élevée, et par là la plus complète, de l'humanité.

Vous dites que, « pour l'entendre, il faut ressusciter la populace de son époque : car ce ne sont que ses croyances, ses haines, ses popularités et ses impopularités qu'il a chantées ».

Non, non, Monsieur Lamartine.

Dante ne chanta qu'une conception à lui, et *telle* qu'il pût y fondre corps et âme, temps et éternité, raison et foi, Diable et Dieu.

Pour l'entendre, il ne faut point « ressusciter la populace ».

D'abord, on n'y gagnerait rien ; ce qui pis est, on ne le pourrait pas.

Florence fut la VILLE, — seule encore au monde, — où « de la populace » il n'y en avait presque pas. Il y avait là les

ARTS, leurs corps, leurs gouvernements, et exclusion des droits politiques pour tout individu, noble surtout, ne faisant pas un art, un métier (30). On n'a donc rien à ressusciter, parceque de la populace, dans Florence, dans la VILLE DES FLEURS, de Guido Cavalcanti, Giotto, Corso Donati, Gian della Bella, etc., etc., etc., il n'y en avait presque point.

Pour entendre Dante, il ne faut pas ressusciter de la *populace*, mais des doctrines qu'à présent on ne comprend guère; il faut lire, lire, lire les ouvrages, et tous, de l'Alighieri; en saisir l'IDÉE MÈRE; non l'idolâtrer, mais la contempler dans la VASTITÉ qu'elle engendra, des INVISIBLES des souffrances, des redressements, des béatitudes.

Et cela même ne suffit pas.

Il faut d'avance s'habituer aux conceptions géantes des théologiens et des scolastiques, d'Augustin et de Thomas d'Aquin, etc., et les poursuivre, sans frayeur, dans leur déploiement de Dieu à l'univers et de l'univers à Dieu.

L'époque actuelle, après les mécréances et les dissolutions de l'analyse, petit à petit, remonte à des synthèses comme celle-là; mais elle y remonte en évidence. Les théologiens, les scolastiques, et Dante entre eux, y montaient. — et ils ne le pouvaient autrement, — en obscurité.

C'est par là que Dante fut et est inexplicable.

Le ministère de l'autorité des autorités, de celle de la sagesse, ne pourra prévaloir par admiration et empressement des multitudes que lorsqu'il s'accomplira en évidence, en unanimité, en démonstration.

Au moyen âge, on n'en était pas là.

La THÉORIE—, la vue de Dieu, de l'ESPRIT, de la vérité éternelle, qui engendre toutes les vérités transitoires, était, — elle l'est encore, — caverne, ténèbres, *vacuité*.

Avec des doctrines comme celles-là, on fait des *préjugés* qui aident la contrainte; jamais on ne fait de l'évidence qui se pose en autorité.

Mais, cependant, remarquez bien, Monsieur :

N'est-ce pas l'autorité par laquelle Dante espéra se relever du ban, de l'avilissement, de l'impuissance, celle qui, après lui, a ravalé et ravale toutes les autorités qui égarent et ne redressent pas?

N'est-ce pas elle, l'autorité, qui, *dardant* par la PAROLE des langues *vulgaires*, s'impose de plus en plus par les salutations et les empressements des multitudes?

N'est-ce pas elle qui amène et emporte l'humanité à son but, c'est-à-dire à la coopération, à la concorde, à la paix, à la liberté, « pour la réalisation *par tous*, partout, de toute la possibilité intellective humaine »?

N'est-ce pas elle qui pousse à faire trouver à l'homme son COMPLÉMENT, *sa plénitude,* en corps et en âme, en temps et en éternité, en raison et en foi?

N'est-ce pas elle qui, parlant même « aux *femmelettes* », va, va, et va dénouer cette « COMÉDIE de l'humanité qui commença par le malheur et doit aboutir à la *joie* »?

Monsieur Lamartine, réjouissez-vous-en avec vos aspirations infinies de bonheur.

Lorsque le MINISTÈRE DE LA SAGESSE arrivera au faîte et achèvera son œuvre, théologie, philosophie, politique, se réuniront, comme en Dante, dans une CONCEPTION UNIQUE.

Alors on verra que la solution de tous les problèmes des trois doctrines plane dans une FORMULE où toutes les trois puisèrent leurs conceptions à elles, qui, envisagées hors de leur CONCEPTION FONDAMENTALE, se présentèrent en distinction, non en communion; en détachement, non en coordination.

Alors on comprendra, ainsi que Dante comprit, que tout malheur personnel et local ne peut pas être guéri, si l'humanité entière ne se guérit pas, et si, par la vision de la vérité, elle n'acquiert la liberté de l'esprit.

Pour Dante, la vérité était Dieu; — Lui, la puissance, la sagesse, l'amour, qui, INVISIBLE, crée, anime, *dispose*, habilite, concorde.

Quand cette conception arrivera à son PLEIN, la vérité ne sera ni Dieu, ni nature, ni humanité; elle sera dans l'INVISIBLE DE LA PAROLE qui les créa, et où tous les trois tournent, *con-fonctionnent* et *com-progressent* dans des créations inépuisables.

Paris, 16 décembre 1857.

NOTES

1. Antonio Cesari, Giuseppe Rosini, Tommaso Gargallo, etc.

2. Dans le passage :

« Il punto
Al qual si traggon d'ogni parte pesi, »

les idolâtres de l'Alighieri ont cru reconnaître le principe d'attraction formulé par Newton.

3. R. Rossetti, Vecchioni, etc.

4. Ugo Foscolo, *Discorso sul testo;* F. Perez, *Di una interpretazione della allegoria della Divina Comedia;* Gasparo Sozzi, *Difesa di Dante*, etc.

5. *Dante hérétique, socialiste et révolutionnaire*, révélations d'un catholique, par M. Aroux.

6. Dante se donnait le surnom de « Banditore de la Rettitudine.» Voir le traité *De volgari eloquio.* Voir la chanson :

Tre donne intorno al cor mi son venute...
Opere minori, Firenze, per cura di Fratricelli, vol. I, p. 2, p. 54

7. Qual si partì Ippolito d'Atene
Per la spietata e perfida noverca,
Tal di Fiorenza partir ti conviene.
Questo si vuole, e questo già si cerca;
E tosto verrà fatto a chi ciò pensa
Là dove Cristo tutto dì si merca.

Paradiso, XVII.

Tel que partit d'Athènes Hippolyte, par l'impie et perfide marâtre, tel de Florence il te faut partir.

C'est ça qu'on veut, c'est ça qu'on cherche; et bientôt y parviendra celui qui y pense, là où, toujours, Christ se marchande.

8. Boccaccio, *Vita di Dante;* Machiavelli, *Istorie Fiorentine*, liv. 2.

9. Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e com' è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l' altrui scale.

Paradiso, XVII.

Tu éprouveras combien est salé le pain d'autrui, et combien est dur sentier le descendre et le monter par l'escalier d'autrui.

Veramente io sono stato legno senza vela e senza governo portato a diversi porti e foci e liti dal vento secco che vapora la dolorosa povertà : e sono vile apparito agli occhi a molti, che forse per alcuna fama in altra forma mi aveano immaginato; nel cospetto de' quali non solamente mia persona invilio, ma di minor pregio si fece ogni opera, si già fatta, come quella che fosse a fare.

Convito, part. 1.

Vraiment j'ai été vaisseau sans voile et sans règle, porté à divers ports et embouchures, par le vent sec qu'évapore la douloureuse pauvreté; et j'ai paru aux yeux de plusieurs, qui peut être par quelque renommée m'avaient imaginé dans une autre forme ; et à leur aspect, non seulement ma personne s'avilit, mais devint de moindre prix toute œuvre faite ou à faire.

10. Tu, perchè non ti facci maraviglia,
Sappi che 'n terra non e chi governi;
Onde si svia l' umana famiglia.

Paradiso, canto XXVII.

Toi, afin que tu ne t'étonnes point, pense que sur terre il n'est qui gouverne; par quoi dévie l'humaine famille.

Lo mondo è ben così tutto diserto
D' ogni virtute come tu mi suone,
E di malizia gravido e coverto.

Purgatorio, XVI.

Le monde est certes ainsi, tout entier, privé de toute vertu, comme tu le proclames, et plein et couvert de malice.

Però, se 'l mondo presente disvia,
In voi è la cagione, in voi si cheggia.

Purgatorio, XVI.

Si le monde présent dévie, en vous en est la cause; qu'en vous on la cherche.

11. Quia omnis veritas quæ non est principium, ex veritate alicujus principii fit manifesta; necesse est in qualibet quæstione habere notitiam de principio, in quod *analytice recurratur*, pro certitudine omnium propositionum quæ *inferius assumuntur*. Et quia præsens tractatus est inquisitio quædam, ante omnia de principio scrutandum esse videtur, in cujus virtute inferiora consistant.

Est ergo sciendum quod quædam sunt *quæ, nostræ potestati minime subjacentia, speculari tantummodo possumus, operari autem non* : velut Mathematica, Physica et Divina. Quædam vero sunt *quæ, nostræ potestati subjacentia, non solum speculari, sed et operari possumus : et in iis non operatio propter speculationem, sed hæc propter illam, assumitur : quoniam in tali operatione est finis.* Cum ergo materia præsens politica sit, imo fons atque principium rectarum politiarum, et omne politicum nostræ potestati subjaceat, manifestum est quod materia præsens *non ad speculationem per prius, sed ad operationem, ordinatur.* Rursus cum in operabilibus principium et causa omnium sit ultimus finis(movet enim

primo agentem), consequens est ut omnis ratio eorum quæ sunt ad finem ab ipso fine sumatur : nam alia erit ratio incidendi lignum propter domum construendam, et alia propter navim. Illud igitur, *si quid est quod sit finis utilis civilitatis humani generis*, erit hic principium, per quod omnia quæ inferius probanda sunt, erunt manifesta sufficienter. *Esse autem finem hujus civilitatis et illius, et non esse unum omnium finem, arbitrari stultum est.*

Nunc autem videndum est quid sit finis totius humanæ civilitatis : quo viso plusquam dimidium laboris erit transactum, juxta Philosophum ad Nicomachum. Et ad evidentiam ejus quod quæritur, advertendum quod, quemadmodum est *finis aliquis ad quem natura producit pollicem, — et alius ab hoc ad quem manum totam, — et rursus alius ab utroque ad quem brachium, — aliusque ab omnibus ad quem totum hominem ; sic alius est finis ad quem singularem hominem, alius ad quem ordinat domesticam communitatem, alius ad quem viciniam, et alius ad quem civitatem, et alius ad quem regnum ; et denique optimus, ad quem utiliter genus humanum, Deus æternus arte sua, quæ natura est, in esse producit.*

Et hic quæritur tanquam principium inquisitionis directivum. Propter quod sciendum primo quod Deus et natura nil otiosum facit : sed quicquid prodit in esse, est ad aliquam operationem. Minime enim essentia ulla creata ultimus finis est in intentione creantis, in quantum creans, sed propria essentiæ operatio. Verum est quod non operatio propria propter essentiam, sed hæc propter illam habet ut sit. *Est ergo aliqua propria operatio humanæ universitatis, ad quam ipsa universitas hominum in tanta multitudine ordinatur. Ad quam quidem operationem nec homo unus, nec domus una, nec vicinia, nec una civitas, nec regnum particulare pertingere potest.* Quæ autem sit illa, manifestum fiet, *si ultimum de potentia totius humanitatis appareat.*

Dico ergo quod nulla vis a pluribus specie diversis participata, ultimum est de potentia alicujus illorum. Quia cum illud quod est ultimum tale, sit constitutivum speciei sequeretur quod una essentia pluribus speciebus esset specificata : quod est impossibile

Non est ergo vis ultima in homine, ipsum *esse simpliciter* sumptum : quia et sic sumptum *ab elementis* participatur ; nec esse *complexionatum*, quia et hoc reperitur *in naturalibus* ; nec esse *animatum*, quia sic et *in plantis* ; nec esse *apprehensivum*, quia sic *et a brutis* participatur ; sed esse *apprehensivum per intellectum possibilem*, quod quidem esse, nulli ab homine, alii competit vel supra vel infra. Nam et si aliæ sunt essentiæ intellectum participantes, non tamen intellectus earum *est possibilis ut hominis* : quia essentiæ tales species quædam sunt intellectuales, et non aliud ; et earum esse nil aliud est quam intelligere *quid est quod sunt* : quod sine interpolatione, aliter sempiternæ non essent. Patet igitur quod *ultimum de potentia ipsius humanitatis est potentia sive virtus intellectiva. Et quia potentia ista per unum hominem, seu per aliquam particularium communitatum superius distinctarum, tota simul in actum reduci non potest, necesse est multitudinem esse in humano genere per quam quidem tota potentia hæc actuetur ;* sicut necesse est multitudinem rerum generabilium, ut potentia tota materiæ primæ semper sub actu sit ; aliter esset dare potentiam separatam, quod est impossibile. Et huic sententiæ concordat Averroës, in Commento super iis quæ de anima : potentia etiam intellectiva, de qua loquor, non solum est *ad formas universales, aut species*, sed et per quandam extensionem *ad particulares.* Unde solet dici quod *intellectus speculativus extensione fit practicus* : cujus finis est agere atque facere : quod dico propter *agibilia*, quæ politica prudentia regulantur, et propter *factibilia*, quæ regulantur arte, *quæ omnia speculationi ancillantur tanquam optimo, ad quod humanum genus Prima Bonitas in esse produxit. Ex quo jam innotescit illud politice, intellectu scilicet vigentes aliis naturaliter principari.*

Satis igitur declaratum est quod *proprium opus humani generis totaliter accepti est actuare semper totam potentiam intellectus possibilis, per prius ad speculandum, et secundario propter hoc ad operandum per suam extensionem.* Et quia quemadmodum est in parte, sic est in toto; et in homine particulari contingit, quod sedendo et quiescendo prudentia et sapientia ipse perficitur; patet quod *genus humanum in quiete sive tranquillitate pacis ad proprium suum opus, quod fere divinum est (juxta illud*: « Minuisti eum paulo minus ab angelis »), *liberrime atque facillime se habet.* Unde manifestum est *quod pax universalis est optimum* eorum quæ ad nostram beatitudinem ordinantur. Hinc est, quod pastoribus de sursum sonuit, non divitiæ, non voluptates, non honores, nec longitudo vitæ, non sanitas, non robur, non pulchritudo; *sed pax.* Inquit enim cœlestis militia : « Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. » Hinc et « Pax vobis » Salus hominum salutabat. Decebat enim summum Salvatorem *summam salutationem* exprimere. Quem quidem morem servare voluerunt discipuli ejus, et Paulus in salutationibus suis, ut omnibus manifestum esse potest. Ex iis ergo quæ declarata sunt, patet per quod *melius*, imo per quod *optime* genus humanum pertingit *ad opus proprium*. Et per consequens visum est *propinquissimum medium*, per quod itur in illud, ad quod velut in ultimum finem omnia opera nostra ordinantur : quia est pax universalis, quæ pro principio rationum subsequentium supponatur, quod erat necessarium, ut dictum fuit, vel ut signum præfixum, in quod quicquid probandum est resolvatur, tanquam in manifestissimam veritatem.

Dantis Alighieri, *De monarchia*, libri III; *Opere minori*, vol. III, p. 8-15.

12. Homo *solus in entibus tenet medium corruptibilium et incorruptibilium.* Propter quod recte a philosophis assimilatur horizonti, qui est medium duorum hemisphæriorum. Nam homo, si consideretur secundum utramque partem essentialem, scilicet secundum animam et corpus, corruptibilis est; si consideretur tantum secundum unam, silicet secundum animam, incorruptibilis est. Propter quod bene Philosophus inquit de ipso, prout incorruptibilis est, in secundo de anima, cum dixit : « Et solum hoc contingit separari, tanquam perpetuum a corruptibili. »

Si ergo homo medium est quoddam corruptibilium et incorruptibilium (cum omne medium sapiat naturam extremorum), necesse est hominem sapere utramque naturam. Et cum omnis natura ad ultimum quendam finem ordinetur, consequitur ut hominis duplex finis existat. Et sicut inter omnia entia solus incorruptibilitatem et corruptibilitatem participat, sic solus inter omnia entia in *duo ultima* ordinetur; quorum alterum sit finis ejus prout *corruptibilis*, alterum vero prout *incorruptibilis*.

Duos igitur fines Providentia illa inerrabilis homini proposuit intendendos: *beatitudinem scilicet hujus vitæ, quæ in operatione propriæ virtutis consistit, et per terrestrem Paradisum figuratur;* et beatitudinem *vitæ æternæ*, quæ consistit in *fruitione divini aspectus* : ad quam virtus propria ascendere non potest, nisi lumine divino adjuta, quæ *per Paradisum cœlestem intelligi datur.*

Ad has quidem beatitudines, velut ad diversas conclusiones, per *diversa media* venire oportet. Nam ad primam per *philosophica documenta* venimus, dummodo illa sequamur, secundum virtutes morales et intellectuales operando. Ad secundam vero per *documenta spiritualia*, quæ humanam rationem transcendunt, dummodo illa sequamur, secundum virtutes theologicas operando, fidem scilicet, spem et charitatem. Has igitur conclusiones et media, licet ostensa sint nobis, hæc *ab humana ratione, quæ per philosophos tota nobis innotuit; hæc a Spiritu Sancto, qui per Prophetas et Hagiographos*, per coæternum sibi Dei Filium JESUM CHRISTUM, et per ejus discipulos, supernaturalem veritatem ac nobis neces-

sariam revelavit, humana cupiditas prostergaret, nisi homines tanquam equi, sua bestialitate vagantes, *in chamo et fræno compescerentur in via*. Propter *quod opus fuit homini duplici directivo, secundum duplicem finem* : scilicet summo Pontifice, qui *secundum revelata* humanum genus *perduceret ad vitam æternam*; et Imperatore, qui secundum *philosophica documenta* genus humanum *ad temporalem felicitatem* dirigeret. Et cum ad hunc portum vel nulli, vel pauci, et li cum difficultate nimia pervenire possint, nisi *sedatis fluctibus blandæ cupiditatis*, genus humanum *liberum in pacis tranquillitate* quiescat; hoc signum est illud ad quod maxime debet intendere curator orbis, qui dicitur romanus princeps, ut scilicet in areola mortalium libere cum pace vivatur. Cumque *dispositio mundi hujus dispositionem inhærentem cœlorum circumlationi* sequatur, necesse est, ad hoc ut utilia documenta libertatis et pacis commode locis et temporibus applicentur, ista dispensari ab illo Curatore qui totalem cœlorum dispositionem præsentialiter intuetur. Hic autem est solus ille *qui hanc præordinavit, ut, per ipsam providens, suis ordinibus quæque connecteret*. Quod si ita est, solus eligit Deus, solus ipse confirmat, cum superiorem non habeat.

Loc. cit., p. 182-190.

13. Ben puoi veder che la *mala condotta* È la cagion che 'l mondo ha fatto *reo*, E non natura che 'n voi sia corrotta. Soleva Roma, che 'l buon mondo feo, Duo soli aver, che *l' una* e *l' altra strada* Facean vedere, e del mondo, e di Deo. *L' un l' altro ha spento*, ed è giunta la spada Col pasturale, e *l' uno e l' altro* insieme Per viva forza mal convien che vada, Perocché giunti, l' un l' altro non teme. Se non mi credi, pon mente alla spiga; Ch' ogni erba si conosce per lo seme. Etc., etc. *Purgatorio*, c. XVI.	Tu peux bien voir que la mauvaise direction est la cause qui a fait méchant le monde, et non la nature qui soit corrompue en vous. Rome, qui fit le bon monde, avait coutume d'avoir deux soleils, qui montraient l'une et l'autre route, du monde et de Dieu. L'un a éteint l'autre, et l'épée est jointe à la crosse, et l'un et l'autre ensemble doivent de vive force mal aller, Parce que, réunis, l'un ne craint pas l'autre. Si tu ne me crois pas, regarde à l'épi, car chaque herbe se connaît par la graine.
Voir *ibid.*, c. VI, XV; *Paradiso*, c. XIX, etc. In prò del mondo che mal vive, Al carro tieni or gli occhi, e quel che vedi, Ritornato di là fa che tu scrive. *Purgatorio*, c. XXXII.	Pour le bien du monde, qui mal vit, maintenant tiens les yeux sur le char, et ce que tu verras, de retour là, écris-le.
O superbi Cristian, miseri, lassi, Che della vista della mente infermi, Fidanza avete ne' ritrosi passi, Non v' accorgete voi che noi siam vermi Nati a formar l' angelica farfalla, Che vola alla giustizia senza schermi?	O superbes Chrétiens, misérables, las, qui, malades de la vue de la pensée, vous fiez aux pas rétrogrades, Ne vous apercevez-vous point que nous sommes des vers, nés pour former le papillon angélique, qui vole à la justice sans détour?
Di che l' animo vostro in alto galla? Poi siete quasi entomata in difetto, Si come verme in cui formazion falla. *Purgatorio*, c. X.	De quoi votre esprit s'enfle-t-il en haut? Certes, vous êtes comme des insectes avortés, ainsi que ver en qui formation faillit.

Ma voi prendete l' esca, si che l' amo
Dell' antico Avversario a sè vi tira;
E però poco val freno o richiamo.
Chiamavi 'l cielo, e 'ntorno vi si gira,
Mostrandovi le sue belezze eterne,
E l' occhio vostro pure a terra mira;
Onde vi batte chi tutto discerne.

Purgatorio, c. XIV.

Mais vous prenez l'appât, en sorte que l'hameçon de l'antique adversaire vous attire; et, partant, peu vous vaut le frein ou le rappel.
Le ciel vous appelle, et tourne autour de vous, vous montrant ses beautés éternelles; et, toutefois, votre œil vise à la terre; d'où celui qui discerne tout, vous frappe.

14. *Paradiso*, c. XXVII, etc.

15. *Purgatorio*, c. VI, XXXII; *Paradiso*, c. VI, XIX.

O Alberto Tedesco, ch' abbandoni
Costei, ch' è fatta indomita e selvaggia,
E dovresti inforcar li suoi arcioni;
Giusto giudicio dalle stelle caggia
Sovra 'l tuo sangue, e sia nuovo ed aperto,
Tal che 'l tuo successor temenza n' aggia;
Ch' avete tu e 'l tuo padre sofferto,
Per cupidigia di costà di distretti,
Che 'l giardin dello 'mperio sia diserto.

Purgatorio, c. VI.

O Albert Tudesque, qui abandonnes celle-ci, qui s'est faite indomptée et sauvage, et tu devrais en enfourcher l'arçon;
Qu'un juste jugement tombe des étoiles sur ton sang, et qu'il soit nouveau et patent, tel que ton successeur en ait épouvante:
Car toi et ton père, resserrés au delà (des Alpes) par cupidité, avez souffert que le jardin de l'empire fût désolé.

16. *Purgatorio*, c. XVI.

17. *Purgatorio*, c. VI, XIV.

18. *Inferno*, c. XIX; *Paradiso*, c. XXVII.

... Se io mi trascoloro,
Non ti maravigliar; chè, dicend' io,
Vedrai trascolorar tutti costoro.
Quegli ch' *usurpa in terra il luogo mio,*
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
Nella presenza del Figliuol di Dio,
Fatto ha del cimiterio mio cloaca
Del sangue e della puzza, onde 'l perverso,
Che cadde di quassù, laggiù si placa.
. . . .
Non fu la sposa di Cristo allevata
Del sangue mio, di Lin, di quel di Cleto,
Per essere ad acquisto d' oro usata;

Saint Pierre, dans le Paradis, dit à Dante:

... Si je me transcolore, ne t'étonne point; car, moi parlant, tu verras tous ceux-ci se transcolorer.
Celui qui usurpe en terre ma place! ma place! ma place!.... qui vaque devant le fils de Dieu,
A fait, de mon cimetière, cloaque du sang et de la puanteur; d'où le pervers qui tomba d'ici haut, là-bas s'apaise.
. . . .
Ne fut l'épouse du Christ élevée de mon sang, de celui de Lin, de Clet, pour être employée à gain d'or;

Ma per acquisto d' esto viver lieto
E Sisto, e Pio, Calisto, ed Urbano
Sparser lo sangue dopo molto fleto.
Non fu nostra intenzion ch' a destra mano
De' nostri successor parte sedesse,
Parte dall' altra del popol Cristiano,
Nè che le chiavi, che mi fur concesse,
Divenisser segnacolo in vessillo
Che contra i battezzati combattesse;
Nè ch' io fossi figura di sigillo
A' privilegi venduti e mendaci,
Ond' io sovente arrosso e disfavillo.
In veste di pastor lupi rapaci
Si veggion di quassù per tutti i paschi.
O difesa di Dio perchè pur giaci!

Paradiso, c. XXVII.

Mais, pour acquit de cette vie gaie, et Sixte, et Pie, et Calixte, et Urbain, versèrent leur sang après maints pleurs.

Ce ne fut pas notre intention qu'à la droite de nos successeurs s'asseye une partie du peuple chrétien, et à la gauche l'autre;

Ni que les clefs qui me furent concédées devinssent signe en étendard, qui contre les baptisés combattit;

Ni que je fusse figure de sceau en les privilèges vendus et menteurs, dont souvent je rougis et flamboie.

En robe de pasteurs, dans tous les pâturages, on voit, d'ici-haut, des loups rapaces. O justice de Dieu, pourquoi gis-tu?

19. Or voglion quinci e quindi chi rincalzi
Gli moderni pastori, e chi gli meni,
Tanto son gravi, e chi dirietro gli alzi.

Cuopron de' manti loro i palafreni,
Sì che due bestie van sott' una pelle:
O pazienza, che tanto sostieni!

Paradiso, c. XXI.

Or les modernes pasteurs veulent qui d'un côté et d'autre les étale; et qui les mène tant ils pèsent! et qui par derrière les relève.

Ils couvrent de leurs manteaux leurs palefrois, de sorte que sous une seule peau marchent deux bêtes. O patience, qui tant supporte!

Voir *Ibid.*, c. X, etc., etc.

20. *Paradiso*, c. X, XI.

Le mura, che soleano esser badia,
Fatte sono spelonche, e le cocolle
Sacca son piene di farina ria.
Ma grave usura tanto non si tolle
Contra 'l piacer di Dio, quanto quel frutto
Che fa il cuor de' monaci sì folle.
Chè, quantunque la Chiesa guarda, tutto
È della gente che per Dio dimanda,
Non di parente, nè d' altro più brutto.

Paradiso, c. XXII.

Les murs, qui autrefois étaient des abbayes, sont faits des antres, et les cucullles sont des sacs pleins de farine méchante!

Mais grave usure ne se prend pas autant contre le plaisir de Dieu que le fruit qui fait le cœur des moines aussi fou.

Car tout ce que l'Eglise garde, tout est aux gens qui pour Dieu demandent, non aux parents ni autres pires.

21. *Paradiso*, c. XI.

22. *Paradiso*, c. XXX.

23. Nel terzo capitolo di questo Trattato promesso fu di ragionare dell'altezza della imperiale *autorità e della filosofica*.... Autorità non è altro che atto d'autore...... Autore si prende per ogni persona degna d'essere creduta e obbedita; e da questo viene questo vocabolo, del quale al presente si tratta, cioè *Autoritade;* per che si può vedere che *autoritade* vale tanto quanto atto degno di fede e d'obbedienza....... (Ici, dans l'original, il y a une lacune; sans doute, Dante y faisait une exposition de l'autorité philosophique en général. Puis il continue :)..... Manifesto è che le sue parole sono somma e altissima autoritade. Che Aristotile sia degnissimo di fede e d'obbedienza, così provare si può. Intra operarii e artefici di diverse arti e operazioni, ordinati a una operazione o arte finale, l'artefice, ovvero operatore di quella, massimamente dee essere da tutti obedito e creduto... E perocchè tutte le umane operazioni domandano uno fine, cioè quello della umana vita, *al quale l' uomo è ordinato, in quanto egli è uomo;* il maestro e l'artefice, che quello ne dimostra e considera, massimamente ubbidire e credere si dee : questi è Aristotile; dunque esso è dignissimo di fede et d' obbedienza.........

E questa gente (la peripatetica) tiene oggi il reggimento in dottrina per tutte parti, e puotesi appellare quasi *cattolica* opinione.

Per che tutto ricogliendo, è manifesto il principale intento, cioè, che l' autorità del Filosofo sommo, di cui s' intende, sia piena di tutto vigore, e non repugna alla autorità imperiale; ma quella senza questa è pericolosa ; e questa senza quella è quasi debile, non per sè, ma per la disordinanza della gente : sicchè l' una coll' altra congiunta, utilissime e pienissime sono d' ogni vigore: e però si scrive in quello di Sapienza : « Amate il lume della Sapienza, voi tutti che siete dinanzi a' popoli ; » cioè a dire : Congiungasi la filosofica autorità colla imperiale a bene e perfettamente reggere. Oh miseri, che al presente reggete ! e oh miserissimi,

Dans le troisième chapitre du présent Traité il fut promis de parler de la hauteur de l'*autorité* impériale et de la philosophique. Autorité n'est autre chose qu'*acte d'auteur*.... On qualifie d'auteur toute personne digne d'être crue et obéie. Du mot « auteur » dérive celui « d'autorité »; d'où on peut voir qu'autorité ne vaut autre chose que « acte digne de foi et d'obéissance ».......

......Il est évident que ses paroles sont suprêmes et très haute autorité. Qu'Aristote soit très digne de foi et d'obéissance, on peut le prouver ainsi : Parmi les ouvriers et les artisans d'arts et œuvres différentes, destinés à une œuvre ou à un art final, l'artisan ou l'ouvrier de cet art est celui qui doit être cru et obéi par tous.... Et puisque toutes les opérations humaines demandent une fin, savoir, celle de la vie humaine, pour laquelle l'homme est fait, en tant qu'il est homme, il faut surtout obéir et croire au maître et à l'artisan, qui nous démontre et éclaircit cette fin. Celui-ci est Aristote. Donc il est très digne de foi et d'obéissance............

Et ces gens (les péripatéticiens) régissent le monde aujourd'hui, dans la doctrine, en tout endroit, et on peut l'appeler opinion *catholique*.

Partant, résumant tout, il est manifeste que l'autorité du philosophe suprême est pleine de toute vigueur, et qu'elle ne répugne point à l'autorité impériale; mais celle-ci sans l'autre est dangereuse, et cette dernière sans la première est faible; non par soi-même, mais pour le dérèglement des gens; en sorte que les deux autorités réunies sont très utiles et pleines de toute vigueur. Partant, on écrit dans le livre de la sagesse : « Aimez la lumière de la sagesse, vous qui êtes devant les peuples », c'est-à-dire : *qu'il se conjoigne l'autorité philosophique avec l'impériale pour gouverner bien et parfaitement*.... O malheureux, qui maintenant

che retti siete! che nulla filosofica autorità si congiunge colli vostri reggimenti, nè per proprio studio, nè per consiglio.

Convito, trattato IV; *Opere minori di Dante;* ediz. cit., vol. II, p. 361-371.

gouvernez! et ô très malheureux, qui êtes gouvernés! car aucune autorité philosophique ne se conjoint avec vos gouvernements, ni par propre étude, ni par conseil.

24. In massima lode di sapienza dico lei essere madre di tutto qualunque principio, dicendo che con lei Iddio cominciò il mondo.

Convito, trattato III, p. 322.

A suprême louange de la sagesse, je dis qu'elle est mère de tout principe, en disant que Dieu commença avec elle le monde.

25. Filosofia è uno amoroso uso di sapienza; il quale massimamente è in Dio; perocchè in lui è somma sapienza e sommo amore e sommo atto, che non può essere altrove, se non in quanto da esso procede.

Ibid., p. 297.

Philosophie est amoureux usage de la sagesse, lequel (usage) est en Dieu en suprême degré: car en lui est suprême sagesse, suprême amour et suprême *acte*, lequel (acte) ne peut être ailleurs, si non en tant qu'il émane de lui.

Io veggio ben che giammai non si sazia
Nostro intelletto, se 'l ver non lo illustra,
Di fuor dal qual nessun vero si spazia.

Paradiso, c. IV.

Je vois bien que jamais ne se rassasie notre intellect, si le vrai ne l'éclaire, hors duquel aucune vérité ne s'étend.

Guardando nel suo figlio con l'amore,
Che l' uno e l' altro eternalmente spira,
Lo primo ed ineffabile valore,
Quanto per mente o per occhio si gira,
Con tanto ordine, fè, ch' esser non puote
Senza gustar di lui, chi ciò rimira.

Ibid., c. X.

Regardant en son fils, avec l'amour que l'une et l'autre éternellement respire, la première et ineffable valeur,
Fit tout ce qui tournoie par œil ou par pensée, avec tant d'ordre, qu'il ne peut être sans goûter d'elle quiconque y mire.

Lume non è, se non vien dal sereno
Che non si turba mai, anzi è tenebra,
Od ombra della carne, o suo veleno.

Ibid., c. XIX.

Lumière n'est pas, si elle ne vient du serein, qui jamais ne se trouble; bien plus, elle est ténèbres, ou ombre de la chair, ou son venin.

26. *Convito*, trattato IV.

27. Chiamo la verità che sia meco, la quale è quel signore che negli occhi, cioè nelle dimostrazioni della Filosofia, dimora: e ben è signore, chè a lei disposata l' anima è donna, e altrimenti è serva fuori d' ogni libertà.

Convito, trattato IV, p. 343.

J'appelle la vérité, afin qu'elle soit avec moi, laquelle est ce *seigneur* qui demeure dans les yeux de la Philosophie, c'est-à-dire dans *ses démonstrations;* et bien il est seigneur, car *l'âme épousée à lui est maîtresse; et autrement, elle est esclave, hors de toute liberté.*

28. Voir *Convito*, trattato I. Voir la note ci-après.

29. Comœdia inchoat asperitatem alicujus rei, sed ejus materia prospere terminatur.... Et hinc consueverunt dictatores quidam in salutationibus dicere loco salutis « tragicum principium et comicum finem. »..... « Et per hoc patet quod comœdia dicitur presens opus. Nam si ad materiam respiciamus, a principio horribilis et fœtida est, quia Infernus; in fine prospera desiderabilis et grata, quia Paradisus. Si ad modum loquendi, remissus est modus et humilis, quia *locutio vulgaris*, in qua et *mulierculæ* communicant. » — *Cani, Scaligero, epistola Dantis Allagherii.*

Opere minori, vol. III, p. 322.

30. Giovanni Villani, *Cronache Fiorentine*, lib. V, dans les deux chapitres intitulés : *Come in Fiorenza si creò il primo popolo*, — *e il secondo popolo*. — Machiavelli, *Istorie Fiorentine*. lib. II.

II

LA CHUTE

LA RÉHABILITATION ET SES TROIS PHASES

IDÉE ET CLÉ DE LA DIVINE COMÉDIE.

Monsieur,

« Au lieu de faire un poème épique vaste et immortel comme la nature, le Dante a fait la gazette florentine de la postérité.... Une gazette ne dure qu'un jour!... »

C'est une idée, vous le croyez, à vous.

Non, Monsieur.

Il y a cent ans, un rhétoricien lombard, Cerretti, souhaita, lui aussi, que Dante, au lieu de faire son étrange Comédie, eût écrit un poème épique. — C'était le temps de Voltaire; le temps « d'écraser l'infâme », non de l'expliquer; le temps de l'art pour l'art, non de l'art élevé à ministère de redressement des peuples, d'accomplissement de l'humanité.

Nous sommes dans cette dernière phase; on ne devrait pas parler aujourd'hui comme le Lombard Cerretti il y a cent ans.

, Monsieur Lamartine, — le poème du Dante est la suite de son plan.

Il est son voyage à la vision de la vérité, à la liberté de l'esprit, à la conquête de l'autorité des autorités.

Pour l'atteindre, il s'y prenait ainsi,

Vérité est Dieu.

Lui, puissance, sagesse, amour.

En *Lui* tout est aide, ordre, charité; hors de *Lui*, gêne, trouble, haine.

Dieu créa l'univers (1).

En le créant, il lui partagea ses perfections, sa bonté, sa *forme*, sa vie (2).

Selon la création, tout fut à sa place, dans son ordre, dans son opération propre (3).

Mais Lucifer tomba! — et avec sa chute il dérangea l'ordre des éléments, et les variations de la terre et des temps vinrent (4).

L'homme tomba! et avec sa chute il troubla l'ordre de sa « complexion »; il perdit son centre au ciel et en Dieu, et fut entraîné à la terre et au diable (5).

Tant qu'il se reconnut de Dieu, il y visait avec l'intelligence, et s'y conformait avec la volonté. L'âme attirait le corps; corps et âme s'attiraient à la Divinité.

Dès qu'il ne se reconnut plus de Dieu, l'équilibre se rompit; l'âme n'attira plus le corps, mais le corps entraîna l'âme; l'intelligence s'obscurcit, la volonté se dérégla.

Au lieu de servir, la terre au ciel, le corps à l'âme, le temps à l'éternité, — ce qui devait servir maîtrisa; la liberté se perdit, et vint l'esclavage.

Hors de la vision de Dieu, toute puissance se sentit en gêne, toute intelligence en ignorance, tout amour en dérèglement.

Les moyens de liberté devinrent les causes de servage.

L'humanité doit se rétablir dans sa liberté.

Alors elle retournera dans l'équilibre de sa complexion;

la terre servira au ciel, le corps à l'âme, le temps à l'éternité. En corps et âme, l'homme sera libre.

Le commencement de cette réhabilitation est sur la terre, la suite dans le ciel, l'accomplissement dans le jour final.

Dans ce jour, corps et âme se réuniront; la créature humaine revêtira « la double robe », le corps ne gênera plus; dans la vision immédiate de la vérité, corps et âme auront la plénitude de la liberté (6).

Le voyage de Dante est la figure, en lui, de cette idée de la perversion, réhabilitation, accomplissement de l'humanité.

Hors de cette idée, impossible de le comprendre.

Ce qu'on appelle la *nature*, les visibles, pour Dante ne sont pas la fin de l'humanité.

Ils n'en sont que la *servitude*.

La liberté est dans l'invisible, auquel l'humanité, moyennant la terre, marche (7). Par là, elle se rétablira et s'apprêtera à son accomplissement dans le grand jour.

La *terre* a attiré les deux Guides, Empire et Papauté, qui, l'un par la raison, l'autre par la foi, devraient conduire à l'Invisible et à sa vue.

Ce que les deux Guides, par leur « mauvaise conduite », produisent de mal, et ce que la bonne « voie » engendre de bien, ce n'est pas sur la terre qu'on le voit; c'est dans l'invisible, dans l'éternité.

C'est là qu'appert comment la « méconnaissance » de Dieu intervertit le centre de l'humanité et l'entraîne à la terre, et à ce que la terre donne : obscurité, pesanteur, gêne, tourment.

C'est là que paraît comment, dès qu'on revient à la reconnaissance de Dieu, « l'attraction » vers lui se rétablit,

et l'on se rapproche du ciel, et de ce que le ciel donne : lumière, *allégement*, aide, béatitude.

C'est là que se manifeste comment, moyennant la *purgation*, retourne l'intelligence de la vérité, « la sanité de l'arbitre », et on reconquiert la liberté.

Alors, comme dans la perversion on gravite à la terre, ainsi dans la conversion on vole à Dieu. Là, en bas, tout est haine, trouble, difficulté, angoisse ; ici, en haut, tout amour, facilité, paix, joie.

C'est étonnant !

Dante touche à la formule la plus profonde du problème des problèmes.

Saint Augustin avait conçu les DEUX CITÉS, l'une du bien, l'autre du mal : la première, de l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même; la seconde, de l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu (8).

Il avait entrevu que « le mal ne pouvait jaillir que du bien » (9), et qu'ainsi il finirait par en être absorbé; et alors la CITÉ DE DIEU absorberait celle du diable.

Mais ces deux attractions, l'une au bien et à Dieu l'autre au mal et à Lucifer!....

Mais leurs conséquences : dans l'une, de lumière, d'allégement, d'aide, de joie; dans l'autre, d'obscurité, de pesanteur, de gêne, de tourment!....

Mais les trois phases du rétablissement, dont l'initiation sur la terre, la suite dans le ciel, l'accomplissement dans la réunion de tous les deux !....

On pourra lire et relire les théologiens et les philosophes, on trouvera des lueurs; mais nulle part la lutte du bien et du mal ne se présentera dans une conception aussi intime, dans une synthèse aussi immense.

Or, c'est cette CONCEPTION qui cause, règle, explique, d'un bout à l'autre, le voyage de Dante et la suite des apparitions de la Divine Comédie.

La terre attirait les deux Guides, et ils y traînaient l'humanité tout entière (10).

Dante lui-même, il se le reproche franchement, y avait été entraîné (11).

Le ciel enfin le rappelle, et il s'y adresse par la vision de tous les *degrés* d'obscurité, de pesanteur, de peines, auxquels amène la perversion. C'est ainsi qu'il descend en enfer, et arrive au « centre » de la terre, là où pointe toute la pesanteur, et les ténèbres et les tourments touchent à leur comble (12).

C'est là qu'est enfoncé Lucifer, le roi, le principe, le centre, l'empereur du mal et de tous les maux.

Jusque là, plus Dante descend, plus l'obscurité, les peines, la pesanteur, augmentent.

Dès qu'il tourne le centre du mal, le point d'attraction change.

Plus le poète monte, et plus son corps s'allége, son esprit s'éclaire et sa gêne diminue (13).

Lorsqu'il arrive au Paradis terrestre, il touche au pays « fait pour demeure propre de l'humanité (14) », au pays libre des troubles des variations des éléments et des temps (15), que, par sa chute, le diable apporta sur la terre.

Virgile le quitte; — lui, figure de la philosophie morale, de la « doctrine de la raison », qui dirige le corps dans le temps, et qui est la sagesse de l'Empire, a achevé son œuvre.

Dante a parcouru la première phase de la réhabilitation;

la volonté est rétablie ; le ministère du guide terrestre n'a plus lieu (16).

Désormais, c'est l'éternité qui survient; Dante va à la réhabilitation seconde, à celle qui l'introduit dans le ciel.

Mais déjà le ciel l'attire. Tout vivant, en âme et corps, il y vole (17). Il ne peut pas y voir Dieu tout de suite ; il y va donc par les sphères (18).

Plus il surmonte de sphères, plus en corps et âme il s'allége, et sa vue s'épure (19).

De lumière en lumière, il s'avance à lumière croissant toujours davantage.

D'abord il ne la supporte pas ; mais ensuite il y résiste.

Lorsqu'il est à la cime, dans l'Empirée, dans le ciel qui est seulement lumière (20), alors la réhabilitation est à sa dernière phase. En corps et en âme, ainsi qu'après le jour final dans son accomplissement l'humanité, Dante voit et contemple sans milieu (21), « face à face », la vérité, la Trinité, « l'acte et la *forme* » de tout, — la DIVINITÉ (22)!...

Monsieur Lamartine, que sont, devant cette CONCEPTION de Dante, toutes ensemble, celles des poètes épiques et non épiques de toutes les nations et de tous les siècles ?

Dieu ;

La création, son ordre, son trouble, son redressement ; l'humanité, sa déchéance, sa réhabilitation, sa plénitude ;

Et lui, Dante, figure des phases par lesquelles l'humanité y marche, s'y élève et y arrive.

C'est dans cette immensité que plane le voyage du poète que vous dites *personnel et local.*

Il voyage, descend, remonte ; mais il remonte du côté

opposé à la terre, du côté où la terre est attirée au ciel; et il y vole, et s'y élève jusqu'à l'habitacle lui-même de la Divinité; et les suites des deux attractions, dans toutes les croyances, dans tous les gouvernements, dans toutes les philosophies, dans ce *voyage*, s'étalent devant lui.

Vous dites qu'il fit la « gazette florentine »; et il fit la synthèse, la plus grande jusqu'ici, de l'humanité, de la création, de la Divinité.

Vous lui reprochez de n'avoir pas fait un poëme épique vaste et immortel comme la nature.

Mais *entendez* bien, Monsieur :

Pour Dante, cette nature que vous dites « immortelle » n'est qu'un contre-sens transitoire. Il voit l'immortalité dans l'Invisible. Il comprend que, tant que l'humanité, avec l'âme, ne trouvera pas dans l'Invisible, dans l'esprit, dans l'intelligence, son principe,—elle ne pourra jamais se compléter.

Il sent cela; et lui, premier entre les poètes, transporte, de fond en comble, la scène du visible à l'invisible, et veut démontrer par les suites dans l'âme les travers du corps, et par les degrés de rapprochement ou d'éloignement du but final de l'humanité les conséquences des perversions et des conversions.

Ce que vous appelez la nature (l'extériorité), hors de l'intelligence, est *bête;* le corps, à nous, hors de l'esprit, *bête* aussi; tout cela n'a sa grandeur, élévation, charme, ordre, que dans l'INVISIBLE avec lequel nous le concevons et maîtrisons.

Dante sent tout cela avec une illumination surprenante, une conviction intime; mais il le réalise dans sa croyance chrétienne, catholique, aristotélicienne.

C'est là que l'inspiration la plus lucide devient ténèbres les plus profondes.

Mais, dans ces trois règnes des peines, des redressements, des jouissances;

Mais, dans ces trois phases, de la terre, du ciel et de leur réunion;

Mais, dans ces deux ATTRACTIONS : l'une au mal, et là tout ténèbres, obstacle, peine; l'autre au bien, et en elle tout lumière, aide, joie;

Mais, dans ce rétablissement de la volonté par le retour à son principe;

Mais, dans cette conquête de la liberté de corps et d'âme, par la vue, en âme et corps, de la Divinité, de la vérité, de l'esprit.....,

Monsieur Lamartine, n'entendez-vous pas la voix de l'Humanité qui crie que, par la *voie* que Dante indique, viendra son accomplissement, la plénitude de sa liberté, la fin de l'obscurité, des obstacles, des souffrances, des désespoirs? Ne voyez-vous pas, dans les *éclairs* des siècles qui se rapprochent, cette ÈRE où la lutte entre matière et esprit, corps et âme, volonté et passion, bien et mal, finira, et où la contrariété entre égoïsme et mutualité, homme et humanité, n'aura plus de sens, parceque la DIVINITE DE L'HUMANITÉ apparaîtra, et la Nature, qu'on voit encore hors de l'intelligence, de la parole, de l'humanité, sera complétement dessaisie? Ne l'entendez-vous pas, cette clameur qui vient de si loin, mais qui nous avoisine chaque jour davantage?

Monsieur Lamartine, lorsqu'on fait « des gazettes » pareilles, c'est bien vrai qu'on fait « la gazette de la postérité ».

On demeure inexpliqué et inexplicable pendant des siècles; mais vient le JOUR où la postérité vous devine et vous explique, et, dépouillant l'inspiration de la forme idolâtre, en saisit l'illumination, pour se mettre face à face avec la vérité.

NOTES

Les idées que j'expose sont en dehors de ce qu'on a entrevu jusqu'ici dans *la Divin Comédie*. Pour preuve, je réunis dans les notes suivantes un grand nombre de passages du *Poème*.

Quant à la traduction de ces passages, j'ai profité surtout de celles de mon ancien ami, P. A. Florentino, et de Lamennais, qui, tous deux, en suivant fidèlement la lettre de l'Alighieri, en ont saisi et rendu l'esprit avec une clarté souvent admirable.

Cependant, je n'ai pu m'y conformer complétement, parce que pour la démonstration des idées que j'allégue de Dante, il fallait une traduction encore plus littérale. Cela m'amène à forcer un peu ce que généralement on croit être le *génie* de la langue française. Pour moi, je pense qu'on a fait beaucoup de tort à ce génie, et que Paul Courier avait raison de le reprocher à ses compatriotes. Toute langue dit l'Esprit dans toutes les formes que l'Esprit prend; et si la langue française a pour caractère propre l'évidence, elle n'a pas pour cela moins la capacité de la profondeur et des inversions. Ce n'est pas en abaissant Dante aux allures de la locution française ordinaire, mais ce sera en élevant cette locution jusqu'aux profondeurs, à la rapidité et à l'étrangeté intime des manières de Dante et de Shakespeare, que la littérature française profitera des traductions de ces poètes *sovrani*. C'est ce que M. Florentino et Lamennais ont très bien compris.

Les passages réunis dans ces notes sont presque tous des expositions de doctrines, et appartiennent la plupart au *Purgatorio* et au *Paradiso*. En les parcourant, le lecteur français pourra bien comprendre combien il est inexact de borner à quelques passages de l'Enfer la belle poésie dantesque.

1. Ciò che non muore e ciò che può morire
Non è, se non splendor di quella idea,
Che partorisce, amando, il nostro Sire.
Paradiso, c. XIII.

Ce qui ne meurt et ce qui peut mourir n'est sinon splendeur de l'*Idée*, qu'enfante, en aimant, notre Sire.

2. La gloria di Colui che tutto muove,
Per l' universo penetra e risplende,
In una parte più, e meno altrove.
Ibid., c. I.

La gloire de Celui qui meut tout, par l'univers pénètre et resplendit, dans une partie plus, et moins ailleurs.

3. Concreato fu ordine e costrutto
Alle sustanze......
Ibid., c. XXIX.

L'ordre et la vitalité furent co-créés avec les substances.......

...... Le cose tutte quante
Hanno ordine tra loro; e questo è forma
Che l' universo a Dio fa simigliante.
Ibid., c. I.

...... Les choses ont, toutes, ordre entre elles; et cela est forme, qui fait l'univers ressemblant à Dieu.

4. Non giugneriesi, numerando, al venti
Sì tosto, come degli Angeli parte
Turbò 'l suggetto de' vostri elementi.
Ibid., c. XXIX.

Aussi promptement qu'en comptant, on arriverait à vingt, une partie des anges troubla le sujet de vos éléments.

Principio del cader fu il maladetto
Superbir di colui, che tu vedesti
Da tutti i pesi del mondo costretto.
Ibid. Voir *Purgatorio*, c. XXI, XXVIII.

Commencement de la chute fut le maudit s'enorgueillir de celui que tu vis resserré par toutes les pesanteurs du monde.

5. Questa natura al suo Fattore unita,
Qual fu creata, fu sincera e buona;
Ma per sè stessa pur fu isbandita
Di Paradiso, perocchè si torse
Da via di verità e da sua vita.

Paradiso, c. VII.

Cette nature, unie à son Créateur, telle qu'elle fut créée, fut *sincère* et bonne.

Toutefois, par soi-même, elle fut bannie du Paradis, parcequ'elle se détourna de la voie de vérité et de sa vie.

6. Mentr' io diceva, dentro al vivo seno
Di quello incendio tremolava un lampo
Subito e spesso a guisa di baleno;
Indi spirò: L' amore ond' io avvampo
Ancor ver la virtù, che mi seguette
Infin la palma ed all' uscir del campo,
Vuol ch' io respiri a te, che ti dilette
Di lei; ed emmi a grato che tu diche
Quello che la speranza ti promette.
Ed io: Le nuove e le Scritture antiche
Pongono il segno, ed esso lo m' addita,
Dell' anime che Dio s' ha fatte amiche.
Dice Isaia che ciascuna vestita
Nella sua terra fia di doppia vesta,
E la sua terra è questa dolce vita.
E 'l tuo fratello assai vie più digesta,
Là dove tratta delle bianche stole,
Questa rivelazion ci manifesta.
E prima, presso 'l fin d' este parole,
Sperent in te di sopra noi s' udì,
A che risposer tutte le carole.

Paradiso, c. XXV.

Tandis que je disais, dedans le vif sein de cet incendie tremblait une lueur, subite et fréquente, à manière d'éclair;

Puis il souffla: L'amour dont je m'enflamme, encore vers la vertu, qui me suivit jusqu'à la palme et au sortir du champ,

Veut que je *respire* à toi, qui te delectes d'elle; et il m'agrée que tu dises ce que l'espérance te promet.

Et moi: Les nouvelles écritures et les anciennes mettent le *signe* (et il me l'indique) des âmes que Dieu s'est faites amies.

Isaïe dit que chacune sera revêtue, dans *sa terre*, de double robe; et *sa terre* est cette douce vie.

Et ton frère nous manifeste, encore plus digérée, cette révélation, là où il traite des blanches étoles.

Et avant, et près de la fin de ces paroles, *Sperent in te*, au dessus de nous s'ouït, et toutes les danses y répondirent.

A costui fa mestieri, e noi vi dice
Nè con la voce, nè pensando ancora,
D' un altro vero andare alla radice.
Ditegli se la luce, onde s' infiora
Vostra sustanzia, rimarrà con voi
Eternalmente sì com' ella è ora;
E se rimane, dite come, poi
Che sarete visibili rifatti,
Esser potrà ch' al veder non vi noi.
Come da più letizia pinti e tratti
Alcuna fiata quei che vanno a ruota,
Levan la voce, e rallegrano gli atti;
Così all' orazion pronta e devota
Li santi cerchi mostrar nuova gioja
Nel torneare e nella mira nota.
Qual si lamenta perchè qui si muoja
Per viver colassù, non vide quive
Lo refrigerio dell' eterna pioja.
Quell' *uno* e *due e tre* che sempre vive,

A celui-ci il faut, et il ne vous le dit, ni avec la voix, ni même en pensant, aller à la racine d'une autre vérité.

Dites-lui si la lumière dont se fleurit votre substance restera avec vous éternellement, ainsi qu'elle est à présent;

Et si elle reste, dites comment, après que vous serez refaits visibles, il se pourra que cela, à la vue, ne vous nuise.

Comme poussés et tirés de plus d'allégresse, quelquefois ceux qui vont en rond, élèvent la voix et égaient les *actes*;

Ainsi, à l'oraison prompte et dévote, les saints cercles montrèrent nouvelle joie, dans leur tournoiement et dans l'admirable *note*.

Quiconque se plaint qu'ici on meurt pour vivre là haut ne vit point là le rafraîchissement de l'éternelle pluie.

L'*un* et *deux* et *trois*, qui toujours vit, et ré-

E regna sempre in *tre* e *due* ed *uno*,
Non circonscritto e tutto circonscrive,
Tre volte era cantato da ciascuno
Di quelli spirti con tal melodia,
Ch' ad ogni merto saria giusto muno.
Ed io udii nella luce più dia
Del minor cerchio una voce modesta,
Forse qual fu dell' Angelo a Maria,
Risponder : uanto fia lunga la festa
Di Paradiso, tanto il nostro amore
Si raggerà dintorno cotal vesta.
La sua *chiarezza* seguita *l' ardore*,
L' ardor la *visione;* e quella è tanta,
Quanta ha di grazia sovra suo valore.
Come la carne gloriosa e santa
Fia rivestita, la *notra persona*
Più grata fia per esser *tuttaquanta*;
Per che s' accrescerà ciò che ne dona
Di gratuito lume il Sommo Bene,
Lume ch' a lui veder ne condiziona.
Onde la *vision crescer conviene*,
Crescer l' ardor che di quella s' accende,
Crescer lo raggio che da esso viene.
Ma sì come carbon che fiamma rende,
E per vivo candor quella soverchia ,
Sì che la sua parvenza si difende;
Così questo fulgor, che già ne cerchia,
Fia vinto in apparenza dalla carne
Che tutto dì la terra ricoperchia.
Nè potrà tanta luce affaticarne,
Che gli organi del corpo saran forti
A tutto ciò che potrà dilettarne.
Tanto mi parver subiti ed accorti
E l' uno e l' altro coro a dicer *amme*,
Che ben mostrar disio de' corpi morti;
Forse non pur per lor, ma per le mamme,
Per li padri, e per gli altri che fur cari,
Anzi che fosser sempiterne fiamme.

Paradiso, c. XIV.

gne toujours en *trois*, en *deux*, en *un*, non circonscrit, circonscrit tout,

Trois fois était chanté par chacun de ces esprits, avec telle mélodie qu'elle serait, pour tout mérite, un juste prix.

Et j'ouïs dans la lumière plus divine du mineur cercle une voix modeste, peut-être telle que fut celle de l'ange à Marie,

Répondre : Aussi longue que sera la fête de Paradis, autant notre amour rayonnera autour d'une telle robe.

Sa clarté suit l'ardeur; l'ardeur la vision ; et elle est autant, qu'elle a de grâce par dessus sa valeur.

Dès que la chair glorieuse et sainte sera revêtue, *notre personne* sera plus agréée, étant *tout entière*,

Parceque s'accroîtra ce que nous donne de lumière gratuite le Bien Suprême, lumière qui à le voir nous habilite.

Partant, la vision doit croître, croître l'ardeur qui s'en embrase, croître le rayon qui en émane.

Mais comme charbon qui rend flamme, et par vive clarté la surpasse, en sorte que son apparence se défend;

Ainsi cette splendeur, qui déjà nous ceint, sera vaincue en apparence par la chair que toujours la terre recouvre.

Et tant de lumière ne pourra pas nous fatiguer, car les organes du corps seront forts envers tout ce qui pourra nous délecter.

Tant me parurent subits et avisés l'un et l'autre chœur, à dire *Amen*, que bien ils se montrèrent désireux des corps morts;

Peut-être non seulement *pour eux*, mais *pour les mères*, *pour les pères* et *pour les autres*, qui furent chers, avant qu'ils fussent flammes éternelles.

... Perchè t' abbagli
Per veder cosa che qui non ha loco?
In terra è terra il mio corpo, e saragli
Tanto con gli altri, che 'l *numero nostro*
Con l' eterno proposito s' agguagli.

Paradiso, XXV.

... Pourquoi t'éblouis-tu pour voir une chose qui ici n'a pas lieu?

Sur la terre est terre mon corps, et il y sera avec les autres jusqu'à ce que notre nombre s'égale à l'éternel décret.

7. Dentro dal ciel della divina pace
Si gira un corpo, *nella cui virtute*
L' esser di tutto suo contento giace.
Lo ciel seguente ch' ha tante vedute,
Quell' esser parte per diverse essenze
Da lui distinte, et da lui contenute.
Gli altri giron per varie differenze
Le distinzion, che dentro da sè hanno,
Dispongono a lor fini e lor semenze.
Questi organi del mondo così vanno,
Come tu vedi omai, di grado in grado,
Che di su prendono, e di sotto fanno.
.... E 'l *ciel*, cui tanti lumi fanno bello,
Dalla mente profonda che lui volve,
Prende l' image, e fassene suggello.
E come l' alma dentro a vostra polve,
Per differenti membra, e conformate
A diverse potenzie, si risolve;
Così l' intelligenzia sua bontate,
Multiplicata per le stelle, spiega,
Girando sè sovra sua unitate.

Dedans le ciel de la paix divine tourne *un corps*, dans la vertu duquel gît, son contenu, l'être de tout.

Le ciel suivant, qui a tant de vues, partage cet être en diverses essences, distinctes par lui et par lui contenues.

Les autres cercles, par diverses différences, disposent à leurs fins et à leurs semences les distinctions, qu'en eux ils renferment.

Ces organes du monde vont ainsi, comme à présent tu vois, de degré en degré : au dessus ils prennent, et au dessous ils font.

Et le ciel, que tant de lumières embellissent, de la pensée profonde qu'il roule, prend l'image, et s'en fait sceau.

Et de même que, dans votre poussière, l'âme se répand par des membres divers et conformés à différentes puissances;

Ainsi l'intelligence, multipliée par les étoiles, déploie sa bonté, tournant soi sur son unité.

8. Amor Dei usque ad contemptum sui, amor sui usque ad contemptum Dei.

S. Augustinus, *De civitate Dei.*

9. Non fuit omnino unde oriri possit malum, nisi ex bono.

10. Voir ici les notes de la première lettre : *Inferno*, c. XIX; *Purgatorio*, c. VI, XXII, XXIII, *Paradiso*, c. XXVII.

11. *Inferno*, c. I. *Purgatorio*, c. XXX, XXXII.

12. Sì come l' occhio nostro non s' aderse
In alto, fisso alle cose terrene,
Così giustizia qui a terra il merse.
Come avarizia spense a ciascun bene
Lo nostro amore, onde operar perdèsi,
Così giustizia qui stretti ne tiene.

Purgatorio, c. XIX. Voir *Paradiso*, c. VII.

Comme notre œil, fixé aux choses terrestres, ne s'éleva en haut, ainsi justice ici dans la terre nous plongea.

Comme avarice éteignit notre amour pour chaque bien, ainsi justice ici nous tient resserrés.

Quell' è 'l più basso luogo, e 'l più oscuro,
E 'l più lontan dal ciel, che tutto gira.

Inferno, c. IX.

Cet endroit-là est le plus bas et le plus obscur et le plus loin du ciel, qui entoure tout.

... In su la proda mi trovai
Della valle d' abisso dolorosa,
Che tuono accoglie d' infiniti guai.

... Je me trouvai sur le bord de la vallée douloureuse de l'abîme, qui renferme tonnerre de douleurs infinies.

Oscura, profond' era, e nebulosa,
Tanto che, per ficcar lo viso al fondo,
Io non vi discerna veruna cosa.
Or discendiam quaggiù nel cieco mondo.

Inferno, c. IV.

Elle était obscure, profonde, nuageuse, tellement que, pour fixer ma vue au fond, je n'y discernai aucune chose.
Or descendons ici-bas dans l'aveugle monde.

... Ei son tra l' anime più *nere* :
Diversa colpa *giù gli aggrava al fondo*.
Se tanto scendi, gli potrai vedere.

Inferno, c. VI. Voir *ibid.*, c. XI.

Ils sont parmi les âmes les plus noires; le poids des fautes diverses les pousse en bas, au fond. Si tu descends autant, tu pourras les voir.

E mentre ch' andavamo in ver lo mezzo,
Al quale *ogni gravezza* si rauna.

Inferno, XXXII.

Et tandis que nous allions vers le *milieu*, où toute pesanteur se réunit.

13. L'idée des deux attractions, dont je parle dans le texte, n'a jamais été entrevue dans le Poème. Elle est, sous une version différente, l'idée primitive de la philosophie. La tendance de la terre et des graves en bas, et du feu et des *légers* en haut, conçue d'une manière physique par les Ioniens, les Eléates, Platon, etc., est le *précédent* de ces deux attractions des hommes en corps et en âme, conçues par Dante. Puisque la clef de la conception de *la Divine Comédie* est entièrement là, j'ai pensé qu'il serait utile de mettre sous les yeux du lecteur la plupart des passages du Purgatoire et du Paradis, dans lesquels cette idée est plus clairement exprimée.

... Questa montagna è tale,
Che sempre al cominciar di sotto è grave,
E quanto uom più va su, e men fa male.

Però quand' ella ti parrà soave
Tanto che 'l su andar ti fia leggiero,
Come a seconda in giuso andar per nave,

Alor sarai al fin d' esto sentiero :
Quivi di riposar l' affanno aspetta.

Purgatorio, c. IV.

Telle est cette montagne que toujours au commencement, en bas, elle est pesante; et, autant que l'homme va en haut, elle fait moins de mal,
Partant, lorsqu'elle te paraîtra si suave, que l'aller en haut te soit *léger*, tel que l'aller en bas, à l'aide d'un bateau, sur le courant,
Alors tu seras au bout de ce sentier : attends là de te reposer de ton angoisse.

... Buon duca, andiamo a maggior fretta,
Chè già non m' affatico come dianzi.

Ibid., c. VI.

Bon guide, allons avec plus de hâte; car désormais je ne me fatigue pas comme auparavant.

E 'l buon Sordello in terra fregò 'l dito,
Dicendo : Vedi, solo questa riga
Non varcheresti dopo 'l sol partito :

Et le bon Sordello raya la terre avec le doigt, en disant : Vois, cette seule ligne, tu ne la dépasserais pas après le soleil parti.

Non però ch' altra cosa desse briga,
Che la notturna tenebra, ad ir suso :
Quella col non poter la voglia intriga.

Purgatorio, c. VII.

Non qu'autre chose empêchât de monter que les ténèbres de la nuit; mais, causant l'impuissance, elles embrouillent le vouloir.

A noi venia la creatura bella,
Bianco vestito, e nella faccia quale
Par tremolando mattutina stella.
La braccia aperse, ed indi aperse l' ale;
Disse : venite; qui son presso i gradi,
Ed agevolemente omai si sale.

Ibid, c. XII.

A nous venait la créature belle, de blanc vêtue, et telle dans sa face que paraît, en tremblant, l'étoile matinale.
Elle ouvrit les bras, et dit : Venez, les degrés sont ici près, et désormais l'on monte *aisément.*

Già montavam su per li scaglion santi,
Ed esser mi parea *troppo più lieve*
Che per lo pian non mi parea davanti.

Ond' io : Maestro, di', *qual cosa grave*
Levata s' è da me, che nulla quasi
Per me fatica andando si riceve?
Rispose : Quando i P che son rimasi
Ancor nel volto tuo presso che stinti,
Saranno, come l' un, del tutto rasi,
Fien li tuo' piè dal buon voler si vinti,
Che non pur non fatica sentiranno,
Ma fia diletto loro esser su pinti.

Ibid.

Déjà nous montions par dessus les degrés saints, et il me semblait être bien plus léger que dans la plaine il ne me paraissait auparavant.
D'où moi : Maître, dis quelle chose lourde s'est ôtée de moi, en sorte qu'en allant, presque aucune fatigue je ne reçois?
Il répondit : Lorsque les P qui restent encore sur ton visage, presque effacés, seront rasés complétement,
Alors tes pieds seront si emportés par le bon vouloir, que non seulement ils ne sentiront point de fatigue, mais ce sera pour eux un plaisir que d'être poussés en haut.

Quanto di qua per un migliaio si conta,
Tanto di là, eravam noi già iti,
Con poco tempo, per la voglia pronta.

Ibid., c. XIII.

L'espace qui se compte ici pour un mille, nous l'avions, là, parcouru en peu de temps par le prompt vouloir.

Che è quel, dolce padre, a che non posso
Schermar lo viso tanto che mi vaglia,
Diss' io, e pare inver noi esser mosso?
Non ti maravigliar s' ancor t' abbaglia
La famiglia del cielo, a me rispose :
Messo è che viene ad invitar ch' uom saglia.

Tosto sarà ch' a veder queste cose
Non ti fia grave, ma fieti diletto,
Quanto natura a sentir ti dispose.

Ibid., c. XV.

Qu'est-ce, dis-je, doux père, cette chose dont je ne peux défendre assez ma vue, et laquelle paraît vers nous être mue?
Ne t'étonne point si encore t'éblouit la famille du ciel, me répondit-il. C'est un messager qui vient inviter, afin que l'homme monte.
Bientôt il sera que voir ces choses ne te sera pas lourd, mais agréable autant que nature te disposa à sentir.

La sete natural, che mai non sazia
Se non con l' acqua onde la femminetta
Sammaritana dimandò la grazia,
Mi travagliava, e pungeami la fretta
Per la 'mpacciata via dietro al mio duca.

Ibid., c. XXI.

La soif naturelle, qui jamais ne se rassasie qu'avec l'eau dont la femmelette samaritaine demanda la grâce,

Me fatiguait, et la hâte me piquait, par la route embarrassée, derrière mon guide.

. Tremaci quando alcuna anima monda
Si sente, sì che surga, o che si muova
Per salir su, e tal grido seconda.

Della mondizia il sol voler fa prova,
Che, tutto libero a mutar convento,
L' alma sorprende, e di voler le giova.

Ibid., c. XXI.

Il y tremble lorsque quelque âme se sent pure, en sorte qu'elle se lève, ou qu'elle se meut, pour monter en haut; et alors ce cri s'ensuit.

De la pureté fait preuve le seul vouloir, qui, complétement libre de changer compagnie, surprend l'âme, et de vouloir elle se réjouit.

Ed io, più lieve che per l' altre foci,
M' andava sì che senza alcun labore
Seguiva in su gli spiriti veloci.

Ibid., c. XXII.

Et moi, plus léger qu'aux autres embouchures, j'allais en sorte que *sans aucun* travail, je suivais en haut les esprits rapides.

Quel dolce pome, che per tanti rami
Cercando va la cura de' mortali,
Oggi porrà in pace le tue fami.
Virgilio inverso me queste cotali
Parole uso; e mai non furo strenne
Che fosser di piacere a queste uguali.
Tanto voler sovra voler mi venne
Dell' esser su ch' ad ogni passo poi
Al volo mi sentia crescer le penne.

Purgatorio, c. XXVII.

Le doux fruit que le souci des mortels va cherchant par tant de rameaux, aujourd'hui pacifiera complétement ta faim.

Virgile m'adressa ces paroles, et jamais il n'eut d'étrennes qui les égalassent en plaisir.

Tant de *vouloir* sur vouloir me vint d'être en haut, qu'à chaque pas ensuite je sentais croître les ailes à mon vol.

14. Fatto per propria della umana spece.

Fait pour propre de l'humaine espèce.

15. *Purgatorio*, c. XXVIII. Voir ci-dessus.

Un' aura dolce senza mutamento
Avere in sè, mi feria per la fronte,
Non di più colpo che soave vento.

Purgatorio, c. XXVIII.

Un air doux, sans variation, me frappait le front avec un coup, non plus fort que d'un vent suave.

Ed una melodia dolce correva
Per l'aere luminoso; onde buon zelo
Mi fe riprender l' ardimento d' Eva,

Et une douce mélodie courait par l'air lumineux, en sorte qu'un bon zèle me fit blâmer la hardiesse d'Ève,

Che, là dove ubbidia la terra e 'l cielo,
Femmina sola, e pur testè formata,
Non sofferse di star sotto alcun velo.

Purgatorio, c. XXIX.

Qui, là où obéissaient la terre et le ciel, elle, femme seule et naguère formée, ne souffrit de demeurer sous aucun voile.

16. Come la *scala tutta sotto* noi
Fu corsa, e fummo *in su 'l grado superno*,
In me ficcò Virgilio gli occhi suoi,
E disse : Il temporal fuoco e l' eterno
Veduto hai, figlio, e se' venuto in parte
Ov' io *per me più oltre non discerno*.
Tratto t' ho qui con ingegno e con arte;
Lo *tuo piacere omai prendi per duce;*
Fuor se' dell' erte vie, fuor se' dell' arte.
Vedi il sole che 'n fronte ti riluce;
Vedi l' erbetta, i fiori e gli arbuscelli,
Che quella terra sol da sè produce.
Mentre che vegnon lieti gli occhi belli,
Che lagrimando a te venir mi fenno,
Seder ti puoi, e puoi andar tra elli.
Non aspettar mio dir più, nè mio cenno :
Libero, dritto e sano è tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno;
Per ch' io te sopra te corono e mitrio.

Purgatorio, c. XXVII.

Dès que l'escalier, au dessous de nous, fut *tout* couru, et que nous fûmes sur le degré suprême, Virgile fixa en moi ses yeux,
Et dit : Mon fils, le temporel feu et l'éternel tu as vu, et tu es arrivé dans un endroit où *par moi*, au delà, rien ne se discerne.
Je t'ai tiré ici avec *ingéniosité et art;* DÉSORMAIS PRENDS TON PLAISIR POUR GUIDE; tu es hors des chemins roides, hors des étroits.
Vois, là, le soleil qui sur le front te reluit; vois les herbes, les fleurs et les arbrisseaux, que cette terre d'elle-même produit.
Tandis que viennent gais les beaux yeux, qui, en pleurant, à toi me firent venir, tu peux t'asseoir et peux y aller au milieu.
N'attends plus ni mon dire, ni mon signe : ton arbitre est *libre*, *droit*, *sain*, et faute ce serait de ne pas faire à son gré;
D'où *toi sur toi* je couronne et je mitre.

17. Tu non se' in terra sì come tu credi;
Ma folgore, fuggendo 'l proprio sito,
Non corse come tu ch' ad esso riedi.

Paradiso, c. I.

Tu n'es pas sur la terre comme tu crois; mais la foudre, en fuyant son propre séjour, jamais ne courut comme toi qui y reviens.

... Ma ora ammiro
Com' io trascenda questi corpi lievi.

Ibid.

. . . . . . Mais or je m'étonne comment je surpasse ces corps légers.

La Providenzia, che cotanto assetta,
Del suo lume fa 'l ciel sempre quieto,
Nel qual si volge quel ch' ha maggior fretta.
Ed ora lì, com' a sito decreto,
Cen' porta la virtù di quella corda,
Che ciò che scocca drizza in segno lieto.
. . . .
Non dei più ammirar, se bene stimo,
Lo tuo salir, se non come d' un rivo,
Se d' alto monte scende giuso ad imo.

La Providence, qui ordonne tout, par sa lumière rend toujours immobile le ciel, dans lequel se meut celui qui le plus se hâte.
Et maintenant là, comme à une place décrétée, nous porte la vertu de la corde, qui dirige tout ce qu'elle décoche, vers un signe joyeux.
Tu ne dois plus t'étonner de ton ascension, si bien je juge, plus que d'un ruisseau, si du haut d'une montagne il descend en bas, au fond.

Maraviglia sarebbe in te, *se privo*
D' impedimento giù ti fossi assiso,
Com' a terra quieto fuoco vivo.

Ibid.

Ce serait une merveille si, libre d'empêchement, tu t'étais assis en bas comme feu vivant immobile à terre.

La concreata e perpetua sete
Del deiforme regno cen portava
Veloci quasi come 'l ciel vedete.
Beatrice 'n suso, ed io in lei guardava;
E forse in tanto, in quanto un quadrel posa,
E vola, e dalla noce si dischiava,
Giunto mi vidi ove mirabil cosa
Mi torse 'l viso a sè; e però quella,
Cui non potea mia cura esser ascosa,
Volta ver me si lieta come bella :
« Drizza la mente in Dio grata, mi disse,
Che n' ha congiunti con la prima stella. »

La co-créée et perpétuelle soif du règne *déiforme* nous emportait, vite, comme vous voyez le ciel.

Béatrice regardait en haut, et moi en elle; et peut-être dans le temps qu'une flèche pose, et vole, et de la noix se décloue.

Je me vis arrivé où une admirable chose tourna à elle mon regard. Et partant, celle à qui mon souci ne peut être caché,

Tournée vers moi, aussi joyeuse que belle, me dit : « Dresse ta pensée reconnaissante à Dieu, qui nous a unis à la première étoile. »

Pareva a me che nube ne coprisse
Lucida, spessa, solida e pulita,
Quasi adamante che lo sol ferisse.
Per entro sè l' eterna margherita
Ne ricevette, com' acqua recepe
Raggio di luce, permanendo unita.
S' io era corpo, e qui non si concepe
Com' una dimensione altra patio,
Ch' esser convien se corpo in corpo repe,

Il paraissait à moi que nous couvrait une nuée, lucide, épaisse, solide et polie, telle qu'un brillant que le soleil frapperait.

Par dedans soi l'éternelle perle nous reçut, comme l'eau, restant unie, reçoit un rayon de lumière.

Si j'étais corps, et qu'ici on ne conçoive pas comment une dimension en pût souffrir un autre, ce qu'il faut, si un corps dans un autre glisse ,

Accender ne dovria più il disio
Di veder quell' essenzia, in che si vede
Come nostra natura e Dio s' unio.
Lì si vedrà ciò che tenem per fede,
Non dimostrato, ma fia per sè noto,
A guisa del ver primo che l' uom crede.

Paradiso, c. II.

Plus devrait nous enflammer le désir de voir l'essence, dans laquelle on voit comment s'unirent notre nature et Dieu.

Ce que nous tenons par foi, là, se verra non démontré, mais sera connu par soi-même à la façon du premier vrai que l'homme croit.

18. De' serafin colui che più s' india,
Moisè, Samuello, e quel Giovanni
Qual prender vuogli, io dico, non Maria,
Non hanno in altro cielo i loro scanni,
Che questi spirti che mo' t'appariro,
Nè hanno all' esser lor più o men anni;
Ma tutti fanno bello il primo giro,
E differentemente han dolce vita,
Per sentir più e men l' eterno spiro.

Celui des séraphins qui en Dieu plus se plonge, Moïse, Samuel, des deux Jean celui que tu voudras, je ne dis point Marie,

N'ont pas leurs stalles dans un autre ciel, que ces esprits qui tout à l'heure t'apparurent ;

Mais tous embellissent le cercle premier, et différemment jouissent d'une douce vie, selon qu'ils sentent plus ou moins l'éternel esprit.

Qui si mostraro, non perchè sortita
Sia questa spera lor, ma per far segno
Della celestial ch' ha men salita.

Paradiso, c. IV.

Ici ils se montrèrent, non point parceque cette sphère leur est destinée, mais pour le signaler le degré céleste qui a le moins de montée.

19. Beatrice mi guardò con gli occhi pieni
Di faville d' amor, con sì divini,
Che, vinta mia virtù, diedi le reni,

E quasi mi perdei con gli occhi chini.

Ibid., c. IV.

Béatrice me regarda avec des yeux si pleins d'étincelles d'amour et si divins que, ma puissance étant vaincue, je tournai les reins,

Et presque je me perdis avec les yeux inclinés.

S' io ti fiameggio nel caldo d' amore
Di là dal modo che 'n terra si vede,
Sì che degli occhi tuoi vinco 'l valore,
Non ti maravigliar; che *ciò procede*
Da perfetto veder che, come apprende,
Così nel bene appresso muove 'l piede.

Ibid., c. V.

Si je flamboie dans l'ardeur de l'amour au delà de ce qui se voit sur la terre, en sorte que je vaincs de tes yeux la puissance,

Ne t'en étonne point; car cela procède du voir parfait, qui, selon qu'il apprend, dans le bien appris fait sa marche.

Così Beatrice a me com' io lo scrivo;
Poi si rivolse tutta disiante
A quella parte ove 'l mondo è più vivo.
Lo suo tacere e 'l tramutar sembiante
Poser silenzio al mio cupido ingegno,
Che già nuove quistioni avea davante.
E sì come saetta che nel segno
Percuote pria che sia la corda queta,
Così corremmo nel secondo regno.
Qui la donna mia vid' io sì lieta,
Come nel lume di quel ciel si mise,
Che più lucente se ne fe' il pianeta.
E se la stella si cambiò e rise,
Qual mi fec' io, che pur di mia natura
Trasmutabile son per tutte guise!

Ibid.

Ainsi que j'écris me parla Béatrice; puis elle se tourna, toute désireuse, vers la partie où le monde est plus vif.

Son silence et *le transmuer* de son semblant firent taire mon esprit cupide, qui des nouvelles questions avait déja en vue.

Et comme une flèche qui frappe le but avant que la corde s'arrête, ainsi nous courûmes dans le second règne.

Là je vis ma maîtresse si gaie, à peine elle se mit dans la lumière de ce ciel, que s'en fit plus luisante la planète.

Et, si l'étoile se changea et rit, que devins-je, moi, qui par ma nature suis *transmuable* de toutes manières?

Io non m' accorsi del salire in ella;
Ma d' esserv' entro mi fece assai fede
La donna mia ch' io vidi far più bella.

Paradiso, c. VIII.

Je ne m'aperçus pas que j'étais monté en elle (dans la sphère supérieure); mais me donna grande foi d'y être, ma maîtresse, que je vis se faire plus belle.

Per letiziar lassù fulgor s' acquista,
Sì come riso qui; ma giù s' abbuja
L' ombra di fuor, come la mente è trista.

Paradiso, c. IX.

Par allégresse là haut splendeur s'acquiert, comme ici bas le rire; mais dans l'abîme, l'ombre dehors s'obscurcit, ainsi que la pensée est triste.

Ed io era con lui; ma del salire
Non m'accors' io, se non com' uom s' accorge,
Anzi 'l primo pensier, del suo venire;
E Beatrice quella che si scorge,
Di bene in meglio si subitamente
Che l' atto suo per tempo non si sporge,
Quant' esser convenia da sè lucente!

Paradiso, c. X.

Et j'étais avec lui; mais du monter je ne m'aperçus que comme un homme qui, avant d'y penser, s'aperçoit de son arrivée.

Et Béatrice, celle qui s'éclaircit de bien en mieux si soudainement que son acte ne se montre pas par le temps,

Combien devait être de soi-même luisante!

Ed ecco intorno di chiarezza pari
Nascer un lustro sopra quel che v' era,
A guiza d'orizzonte che rischiari.

Et voilà, au dessus de l'éclat qui y était, en naître tout autour un autre de clarté pareille, à la manière d'un horizon qui s'éclaire.

E si come al salir di prima sera,
Commincian per lo ciel nuove parvenze,
Si che la cosa pare e non par vera,

Et, comme, lorsque le soir se lève, commencent dans le ciel de nouvelles apparitions, en sorte que les choses paraissent et ne paraissent pas vraies,

Parvemi li novelle sussistenze
Comminciare a vedere, e fare un giro
Di fuor dall' altre due circonferenze.
O vero sfavillar del Santo Spiro,
Come si fece subito e candente
Agli occhi miei che vinti nol soffriro!

Il me parut là commencer à voir de nouvelles substances, et celles-ci faire un tour en dehors des deux autres circonférences.

O vrai rayonnement du Saint-Esprit! comme il devint soudain et reluisant, en sorte que mes yeux vaincus ne purent le souffrir.

Ma Beatrice si bella e ridente
Mi si mostrò che tra l' altre vedute
Si vuol lasciar che non seguir la mente.
Quindi ripreser gli occhi miei virtute
A rilevarsi, e vidimi translato
Sol con mia donna a più alta salute.

Paradiso, c. XIV.

Mais Béatrice se montra à moi si belle et si riante qu'il faut la laisser entre les autres visions qui ne *suivirent* pas la pensée.

Partant, mes yeux reprirent puissance de se relever, et je me vis transféré seul avec ma maîtresse à un plus haut salut.

... I vivi suggelli
D' ogni bellezza *più fanno più suso*.
... Il placer santo non e' qui dischiuso,
Perchè si fa, montando, più sincero.

Paradiso, c. XIV.

..... Les sceaux vivants de toute beauté, plus ils s'élèvent, plus ils opèrent.

..... Le plaisir saint n'est pas encore ici dessillé, car en montant il se fait plus *sincère*.

E come, per *sentir più dilettanza*
Bene operando, l' uom di giorno in giorno
S' accorge che la sua virtute avanza,
Si m' accors' io che 'l mio girare intorno
Col cielo 'nsieme avea cresciuto l' arco,
Veggendo quel miracolo più adorno.

Ibid., c. XVIII.

Et comme, par sentir plus d'agrément en faisant le bien, l'homme de jour en jour s'aperçoit que sa vertu augmente,

Ainsi je m'aperçus que mon tour avec le ciel avait augmenté l'arc, en voyant plus splendide ce miracle.

... La bellezza mia, *che per le scale*
Dell' eterno palazzo *più s'accende*,
Com' hai veduto, quanto più si sale.

Ibid., c. XXI.

..... Ma beauté, qui, comme tu as vu, par les degrés de l'éternel palais s'allume d'autant plus que l'on monte.

La dolce donna dietro *a lor mi pinse*
Con un sol cenno su per quella scala,
Sì sua virtù la mia natura vinse;
Nè mai quaggiù, dove si monta e cala,
Naturalmente fu sì ratto moto
Ch' agguagliar si potesse alla mia ala.

Ibid, c. XXII.

La douce maîtresse derrière eux me lança d'un seul signe, sur cette échelle, tant sa vertu vainquit ma nature;
Et jamais ici, où l'on monte et descend *naturellement*, il n'y eut si rapide mouvement qui comparer se pût à mon vol.

Tu se' sì presso all' ultima salute,
Cominciò Beatrice, che tu dêi
Aver le luci tue chiare ed acute.

Ibid.

Tu es si près du dernier salut, commença Béatrice, que tu dois avoir la vue claire et aiguë.

... La mente mia, tra quelle dape
Fatta più grande, di sè stessa uscio,
E che si fesse rimembrar non sape.
Apri gli occhi, e riguarda qual son io;
Tu hai vedute cose che possente
Se' fatto a sostener lo riso mio.

Ibid., c. XXIII.

..... Mon esprit, agrandi au milieu de ces mets, sortit de lui-même, et ce qu'il fit, remémorer il ne le sait pas.
Ouvre les yeux, et regarde quelle je suis; tu as vu de telles choses que tu es fait puissant à soutenir mon rire.

... Degli occhi miei ogni quisquilia
Fugò Beatrice col raggio de' suoi,
Che rifulgeva più di mille milia;
Onde me' che dinanzi vidi poi....

Ibid., c. XXVI.

Béatrice chassa de mes yeux toute ordure avec un rayon des siens, qui resplendissait plus que des milliers de mille;
D'où, mieux qu'auparavant, je vis après...

E la virtù, che lo *sguardo m' indulse*,
Del bel nido di Leda mi divelse,
E nel ciel velocissimo m' impulse.

Ibid., c. XXVII.

Et la puissance que son regard m'accorda, m'arracha du beau nid de Léda, et me poussa dans le ciel le plus rapide.

Non che da sè sien queste cose acerbe,
Ma è il difetto dalla parte tua,
Chè non hai viste ancor tanto superbe.

Ibid., c. XXX.

Non que, de soi, ces choses soient acerbes; mais le défaut est de ta part, qui n'as pas encore des vues aussi superbes.

20. Con atto e voce di spedito duce
Ricominciò : « Noi semo usciti fuore
Del magg'or corpo al ciel ch' è pura luce;

Avec le geste et la voix d'un chef résolu, Béatrice recommença : « Nous sommes sortis, dehors du plus grand corps, au ciel, qui est pure lumière;

Luce intellettual piena d' amore,
Amor di vero ben pien di letizia,
Letizia che *trascende* ogni dolzore. »

Ibid.

Lumière intellectuelle, pleine d'amour; amour du vrai bien, plein de joie; joie, qui dépasse toute douceur. »

19. La vista mia nell' ampio e nell' altezza
Non si smarriva, ma tutto prendeva
Il quanto e 'l quale di quella allegrezza.
Presso e lontano lì nè pon, nè leva:
Chè dove Dio senza mezzo governa,
La legge natural nulla rilieva.

Ibid.

Ma vue, dans l'ampleur et dans la hauteur ne s'égarait point; mais elle saisissait tout, la quantité et la qualité de cette allégresse.
Près et loin, là, n'ôte ni ajoute; car, où Dieu gouverne *sans milieu*, la loi *naturelle* rien n'importe.

26. Voir *Paradiso*, c. XXXIII.

III

LES RENCONTRES DES NATIONS

CHRIST ET DANTE

PROBLÈME DE L'HUMANITÉ SOULEVÉ PAR EUX

LEUR APPRÉCIATION

MONSIEUR,

Ce que j'ai dit suffit pour saisir le plan de l'Alighieri et la conception de la Divine Comédie ; mais il ne suffit pas pour les apprécier. Pour cela, il faut monter à des considérations plus élevées.

Un INCONNU amène l'humanité : — il est l'ESPRIT, qui l'anime ; l'INVISIBLE, par qui elle marche.

Les nations, — chacune de leur endroit, — se poussent les unes vers les autres. Lorsqu'elles se rencontrent (1), — l'ESPRIT, l'INVISIBLE, qui *est* dans toutes, darde, reluit, transparaît ; et le problème de l'humanité se soulève.

Rome et ses conquêtes amenèrent la rencontre première. Europe, Afrique, Asie, alors se connurent ; et ce fut alors que l'Idée de l'humanité, pour la première fois, fit son apparition.

Christ en posa les *termes* ; Paul les étendit et les développa (2).

On proclama : « L'humanité *est* dans l'Invisible ; — dans l'homme intérieur, non dans l'homme extérieur.

« Dans cet Invisible, tous les hommes sont Un ; – en Lui, hommes et peuples s'édifient, s'allient, coopèrent et progressent.

« L'Humanité dans cet Un se divinise ; et, moyennant la foi, y vit, Corps Unique en des membres innombrables. »

« Cet Un donne l'illumination, la loi, la paix; — hors de Lui, toute illumination est obscurité ; toute loi, crainte ; toute passion, haine. »

« Il faut se reconnaître dans cet Un : mourir à la chair, à l'extériorité, à la haine; renaître à l'Esprit, à l'Invisible, à l'Amour. »

C'est avec ces idées que le problème de l'Humanité fit son début. Elles furent du sentiment, non de la théorie ; de la religion, non de la philosophie.

Dans ce début, la philosophie fut l'ennemie; c'était la sagesse des hommes méconnaissant la sagesse de Dieu (3).

Le commerce, les croisades, l'Empire, la Papauté, les conciles, les cours et les universités, amenèrent au moyen âge la seconde rencontre des nations. Le Jubilé de 1300 à Rome, qui est justement l'année dans laquelle Dante place la vision de sa Comédie, en fut la réunion la plus éclatante.

Empire et Papauté avaient cherché à réaliser, chacun à son profit, l'Unité de l'humanité, proclamée par le christianisme. L'un et l'autre acceptaient l'existence des églises et des gouvernements particuliers ; mais l'un et l'autre voulaient se placer en source de toute activité, droit, juridiction.

Dante arrive lorsque la lutte entre les deux suprématies touchait presque à sa fin.

A la vue de cette lutte, il soulève de nouveau le problème de l'humanité, dans les termes les plus explicites.

Christ et Paul avaient fait du sentiment; il fait de la théorie.

« Tout a son but, dit-il. Chaque communauté a le sien, LA COMMUNAUTÉ TOUT ENTIÈRE DE L'HUMANITÉ DOIT AVOIR LE SIEN AUSSI. C'est sottise penser autrement.

« Ce qui constitue l'Humanité n'est ni l'être, qu'elle a en commun avec tout; ni la vie végétative, qu'elle a en commun avec les plantes; ni la vie sensitive, qu'elle a en commun avec les animaux; ce qui constitue l'Humanité, c'est l'INTELLECTUALITÉ.

« Son but est non spéculatif, mais pratique. *L'Humanité spécule pour réaliser.*

« A l'aide de cette réalisation, l'humanité s'adresse à la plénitude de la spéculation, à la vision de la vérité, à la liberté de l'esprit (4). »

C'est avec cette THÉORIE que le problème de l'humanité fit, au moyen âge, sa seconde apparition.

La POÉSIE de l'apparition première est l'Évangile; la POÉSIE de l'apparition seconde est la Divine Comédie.

Là on écrit des légendes où la souffrance et la rédemption de l'humanité sont personnifiées dans les persécutions, le crucifiement et la résurrection du Christ.

Ici on écrit un poème où, dans le voyage du poète, l'humanité est présentée dans les trois phases de sa réhabilitation.

Là on pose l'idée d'une manière complétement mystique; partant on nie devant Dieu le monde, devant l'éternité le temps, devant l'esprit la chair.

Ici le principe ne cesse pas d'être mystique; c'est encore l'INCONNU, d'*où* l'on vient et vers lequel on marche; mais on y

marche par le monde, la chair, le temps. La vue de l'intellectualité en elle-même sera le complément; mais cette intellectualité doit d'avance se réaliser sur la terre, s'initier moyennant la raison, s'avancer à l'aide de la foi, et se compléter, au delà de la foi, dans la vue *immédiate* de la vérité.'

L'Évangile, poussant à la contemplation, détache de l'activité ; — pour Dante, l'activité est la condition nécessaire pour arriver à la contemplation plénière.

Le problème de l'humanité, désormais, revient à l'ordre du jour. Une troisième rencontre des peuples déjà arrive ; des moyens très-puissants la sollicitent : — boussole, presse, machines, vapeur, électricité.

Cette rencontre remue profondément, et le problème se soulève de tous les côtés.

L'Évangile et la Divine Comédie, — les deux textes des sentiments, des idées, des formules, dans lesquels ce problème se déploya dans les deux apparitions antérieures, — reviennent en vogue, et sont lus, traduits, commentés, avec un empressement toujours plus avide.

On ne saurait s'en rendre compte. — Dans ces deux livres, il y a du grotesque, du mystérieux, de l'absurde. Et cependant on y est attiré par un appât indéfinissable. Il semble qu'on entend parler là dedans un esprit qui, dans ses profondeurs, recèle des lueurs de l'infini, de l'incompréhensible.

Monsieur Lamartine, — le sentiment et l'inspiration en savent toujours plus que la réflexion et la critique.

Dante n'avait pas nommé « divine » sa Comédie; et peuple et savants lui donnèrent cette qualification.

Dante n'avait produit qu'un poème; et pourtant, peu après sa mort, les villes d'Italie trouvèrent tout naturel que l'explication de ce poème se fît dans les mêmes chaires où l'on prêchait l'Évangile.

Dès que ce poëme eut des commentateurs, les premiers et les plus anciens sentirent qu'il cachait un sens incompris, et cherchèrent à l'élucider par des allégories. Ce sentiment ne fit défaut que lorsqu'en Italie l'esprit s'affaissa complétement. Ce fut alors que Bettinelli écrivit de Dante ce que Voltaire répéta, et que vous répétez aussi, savoir : « Otez de Dante soixante ou quatre-vingts vers sublimes et véritablement séculaires, il n'y a guère que nuage, barbarie, trivialité et ténèbres dans tout le reste. »

L'Italie, à son réveil, se tourna de nouveau vers Dante. Elle commença par en commenter les mots et les allusions historiques ; plus tard elle s'est avancée à en rechercher une autre fois le sens occulte. Plus elle a progressé dans cette investigation, plus elle a trouvé dans le poème *divin* grandeur de poésie, profondeur de sentiment, éclat de style.

C'est ainsi que Dante a eu sa résurrection.

Désormais ce géant du moyen âge frappe les yeux au delà des Alpes et des mers.

— Sans doute la poésie est « du sentiment », — qui est-ce qui vous le niera? — Mais, il y a cent ans, — la France ne trouvait du sentiment que dans des poésies d'art et d'amusement. Après Chateaubriand, après vous, Monsieur, et Victor Hugo, le sentiment, en France, cherche son charme dans quelque chose de plus haut. Vous avez fait des *Méditations ;* Victor Hugo, des *Contemplations ;* Morin aujourd'hui se produit avec des *Révélations* (5).

Quand le sentiment touche à cette *phase*, il saisit des beautés dans des images, dans des expressions, dans des

allures, que dans les phases précédentes il aurait trouvées déplacées et répugnantes.

Au moyen âge, l'Unité de l'Humanité, proclamée par le christianisme, et la réalisation qu'avaient tâché d'en organiser l'Empire et la Papauté, avaient amené la dialectique à réunir au mysticisme l'ontologie — : on avait ainsi partagé le monde en deux mondes, l'un de la raison, l'autre de la foi, et on s'était élevé ainsi à saisir la source de tous les deux dans le *monde des universaux*, dans le *monde des causes.* »

On vénérait l'unité évangélique; mais on sentait le besoin d'y rattacher l'unité ontologique dans toutes ses manifestations.

On s'était borné à Dieu, à l'Univers, à l'Homme.

Dante reconduisit le problème à l'Unité tout entière de l'Humanité, en donna la théorie, et y puisa son inspiration.

Ceux qui regardent la Divine Comédie d'un point de vue plus bas que celui d'où elle part doivent trouver nécessairement dépourvu de clarté, de mouvement, de charme, et « trivial, ténébreux, cynique », ce qui n'est que le rayonnement d'un point de vue plus élevé.

Dante ne fut pas deux hommes à la fois : l'un pour « quelques fragments de style », l'autre pour le reste. Il eut cette *unité carrée* qui est dans tous les esprits supérieurs. Son style est d'une verve unique, parceque son esprit est d'une profondeur unique. Le laid, le sale, l'étrange, l'insaisissable, conçus par lui, deviennent surprenants par l'évidence indomptable avec laquelle il les risque (6).

Dante est le Poëte devancier de l'esprit nouveau, de cet esprit qui ne recule devant rien et qui se lance « *au fond* » de tout (7).

On s'ébahit encore devant les deux récits du comte Ugolino et de Francesca de Rimini. C'était assez pour l'époque de l'art pour l'art, pour l'époque du beau dans l'oubli du bien, du beau et du bien dans l'oubli du vrai. Mais, lorsque beau, bien, vrai, s'inspirent et s'illuminent réciproquement, et que l'INSPIRATION SOLIDAIRE de l'Humanité *déshonore* toute inspiration égoïste, s'en tenir à l'admiration des deux récits, Monsieur, c'est de l'anachronisme.

Nous arrivons à une époque où les extrêmes se touchent.

Ce qui a été divisé se réunit. Inspiration et réflexion, sentiment et théorie, poésie et doctrine, tendent à se fondre dans tous les sens. Le mystère est au fond de tout; et on y vise opiniâtrément, parceque c'est de là qu'on attend la lumière.

Ce qui, à la présente rencontre des nations, se prépare,— à la seconde rencontre des peuples, dans l'Alighieri, se réalise.

Lui, le poète le plus sublime; lui, le savant le plus profond.

Ce n'est point un sentiment vague qui l'entraîne; c'est une théorie qui l'inspire, le guide, le pousse, le retient, et lui dicte les routes par lesquelles sa fantaisie doit aller.

Cette théorie est la plus haute possible. Il ne la tient ni d'Aristote, ni de Thomas d'Aquin; c'est lui qui se l'est créée. Moyennant cette théorie, il réunit Dieu, la création, l'humanité, sa chute, sa réhabilitation; et, par la réalisation de l'*intellectualité* humaine tout entière, au delà de la raison, au delà de la foi, il prévoit la vision *immédiate* de la Vérité.

Cet esprit, qui monte si haut dans la théorie, doit monter d'autant dans la conception poétique.

De tout temps, pour toute intelligence, l'invisible a été le mystère, l'insaisissable.

De ce mystère, de cet insaisissable, Dante fait la matière de son poème.

Au bord de l'infini, tous les esprits s'arrêtent. Dante s'y plonge, y marche d'un bout à l'autre, jusqu'au centre du mal, jusqu'au centre du bien, par tous les degrés que mal et bien parcourent.

Le thème, divers, long, infini, le pousse (8); il doit voir tout comme sur terre rien ne se vit; il doit faire de la réalité dans ce qui est le rêve, de la commotion dans ce qui est l'incompris.

La pensée, la fantaisie, la langue, à chaque pas, se refusent. Il le sent, il le dit; et, malgré cela, il part, renvoie ceux qui ne peuvent le suivre (9), et se hâte, se rapproche, arrive.

Pensée, fantaisie, langue, dans cet effort, se poussent à leurs possibilités extrêmes; et toutes les trois se présentent dans des profondeurs, dans des éclats, dans des étrangetés, qu'on ne rencontre nulle part.

C'est de ce point de vue qu'on doit juger la poésie, la langue, le style de Dante.

Les deux récits de Francesca et d'Ugolino ne sont pas *des fragments;* ils sont rayonnements de la profondeur de la conception fondamentale;—de l'esprit, de l'audace, de la rapidité, par lesquelles cette conception, avec une rigueur inflexible, se déroule.

Monsieur Lamartine, l'avenir nous presse.

Il ne faut pas à cet avenir une poésie qui berce, mais une poésie qui entraîne; il ne lui faut pas des finesses, mais des hardiesses; il ne lui faut pas du bas, mais du haut.

La hauteur des idées amène la hauteur des images ; toutes les deux, la hauteur des expressions.

Dans ces hauteurs quelquefois on est difficile, dur, raide, obscur ; mais ce qui resplendit au fond de ces obscurités, hors de ces obscurités, ne luit aucunement.

Au faîte de la doctrine, au faîte de la fantaisie, Dante répand une lumière qui va être le flambeau de la poésie à venir.

Ce n'est pas à vous, devancier des temps qui s'approchent, à détourner de là cette jeunesse qui, visant à l'inconnu, s'agite sans trêve.

Dante inspira Galilée, inspira Vico.

Galilée secoua les cieux (10), fit tourner la terre.

Vico conçut la science de l'humanité et des *mondes des esprits* (11).

L'Evangile et Dante inspireront l'avenir. Par leurs obscurités, bien plus que par leurs clartés, s'ouvrira la porte par laquelle sortira la lumière.

NOTES.

Tous les passages de l'Evangile que j'allègue sont traduits, par moi, de l'original grec. Les traductions actuelles ne pouvaient point me servir. Elles sont faites dans la mésintelligence du sens vrai du christianisme.

1. « Jusqu'à ce que nous nous *rencontrions* tous dans l'unité de la foi et de la reconnaissance du Fils de Dieu en homme *complet*. » (Paul, *Épître aux Éphésiens*, ch. IV, v. 13) Voir Vico, *Scienza nuova*, libro 1°, *Delle dignità*.

2. Voir ce que Paul dit de soi-même dans l'*Épître aux Galates*, chap. I, II.

3. Paul, *Épître 1re aux Corinthiens*, chap. I, II : « Qu'aucun ne s'abuse ; si quelqu'un pense être, parmi vous, savant dans cette *éternité ci*, qu'il devienne sot, afin qu'il devienne savant. Certes, la sagesse de ce monde-ci est sottise auprès de Dieu. Certes, puisque dans la sagesse de Dieu le monde ne connut point, moyennant la sagesse, Dieu, le Dieu voulut, moyennant la sottise de la prédication, *délivrer* les croyants. » — « Que le père du maître de nous, Jésus-Christ, vous donne, selon la richesse de son esprit, de vous fortifier dans l'*homme intérieur*.... afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, ce que c'est que *la latitude et la longitude*, *la profondeur et la hauteur ;* et connaître la dilection surabondante de la connaissance du Christ, afin que vous vous remplissiez de la plénitude de Dieu. » (*Aux Éphésiens*, chap. III.) « Afin que nous ne soyons davantage comme des enfants, ballottés et tournoyés par tout vent de doctrine, dans le hasard des hommes. » (*Ibid.*, chap. IV.)

« Prenez garde qu'aucun ne vous pille, moyennant la philosophie, selon la tradition des hommes, selon les *éléments* de ce monde-ci, et non selon le Christ ; puisqu'*en lui habite la plénitude de la Déité corporellement.* » (*Aux Colossiens*, chap. II, v. 8.)

4. Voir ci-dessus la note de la première lettre, page 14.

5. Les *Révélations* de Morin sont, dans la littérature française, le premier essai de poésie qui se rapproche de la manière dantesque. Morin fait de la métaphysique en vers ; pas de phrases ni de périphrases, mais tout simplement des mots, qui, par la hardiesse de l'idée, sont eux-mêmes pensée et image, doctrine et sentiment, théorie et lyrisme.

6. Voir la scène des flatteurs, *Inferno*, c. XVIII.

Le ripe eran grommate d'una muffa
Per l' alito di giù che vi s'appasta...

Voir aussi la scène de *Belacqua*, paresseux, dans le canto IV du *Purgatorio*, etc.

7. Non è impresa da pigliare a gabbo
Descriver fondo a tutto l'universo...

Inferno, c. XXIII.

Il poema sacro
Al quale ha posto mano e cielo e terra...

Paradiso, c. XXV.

8. Sì mi caccia il lungo tema
Che molte volte al fatto dir vien meno.

Inferno, c. IV.

9. O voi che siete in piccioletta barca
Desiderosi d'ascoltar seguiti
Dietro al mio legno, che cantando varca,
Tornate a riveder li vostri liti;
Non vi mettete in pelago, chè forse
Perdendo me rimarreste smarriti.

Paradiso, c. II.

10. Aristote, pour trouver une raison de la stabilité de l'ordre du monde, qu'il concevait d'une manière physique, avait établi les cieux *inélémentaires*, et, partant, impérissables, libres de tout mouvement de contradiction, et se mouvant dans le sens de la *circumlation*. Voir *la Métaphysique*, liv. 7. — Galilée jeta en l'air d'un coup tout entier ce système, démontrant, à l'aide du télescope, que même le soleil *se corrompt*. Voir dans les *Dialoghi dè massimi sistemi del mondo*.— Newton, parlant de cette *destruction* des cieux impérissables opérée par Galilée, dit : *Tunc orbes solidi detrusi*. Voir *De systemate mundi*. — Aucun des historiens n'a conçu la portée des idées de Galilée, de Colomb et de Vico, à l'égard du problème du *monde*, aussi supérieurement qu'Edgar Quinet dans son livre de *l'Ultramontanisme*.

11. Vico, *Scienza nuova*. Il disait qu'il allait découvrir le *Mondo delle menti*. Ce monde est le même que le monde des *universaux*, le monde des causes du moyen âge, et le monde des *réalités invisibles* du magnétisme. Voir Delaage, *Le monde occulte*. En un mot, c'est le monde que la superstition a nommé *surnaturel*, la science *métaphysique*, et l'Evangile, monde de la parole, du Christ, du médiateur.

IV

MARCHE DE L'ESPRIT DE DANTE

MARCHE DE L'INTELLECTUALITÉ HUMAINE, SON ARRIVÉE

SOLUTION DU PROBLÈME DES PROBLÈMES

MONSIEUR,

La Divine Comédie est donc un poème, non *exclusivement toscan*, mais supérieurement humanitaire; c'est l'inspiration d'une théorie de reliement de la terre au ciel, de l'humanité à la divinité.

On a reconnu en Dante le poète ; vous y reconnaissez un *grand inventeur de style ;* personne n'y reconnaît encore un grand créateur de doctrines.

Il le fut.

Les doctrines que j'ai exposées jusqu'ici s'enchaînent en lui à d'autres plus intimes. Au fond de toutes, il n'y a qu'un problème, — celui de l'humanité, de sa marche, de son accomplissement.

L'humanité, disait-il, est création génuine, directe, *sans milieu*, de la Divinité (1).

Ce que la Divinité crée ainsi est divin, libre, éternel.

Hors du péché, l'humanité l'eût été.

Elle doit le redevenir.

Elle le redeviendra lorsque son *intellectualité*, se réalisant de plus en plus, dépassant les *milieux* de la raison et

de la foi, aura vu, face à face, hors de tout milieu, la Divinité.

Là, sera la fin des obscurités et des souffrances; là, la vision, l'amour, la félicité.

Un bien unique, plus il se distribuera et dans plus de monde, plus il le fera voir, aimer, jouir (2).

Poussé par ces doctrines, l'Alighieri, lui le premier, prononce le mot de civilisation, et de civilisation, remarquez-le bien, Monsieur, du genre humain (3); et, l'envisageant dans la réalisation de l'intellectualité tout entière, lui, le premier, pose l'idée, bien plus, la conception, même aujourd'hui, la plus profonde, de la perfectibilité et du progrès.

Il ne vise qu'à l'humanité. « *Je suis né,* dit-il, à Florence; mais *ma patrie est le monde* (4). Nous, d'aujourd'hui, nous sommes enrichis des travaux de nos devanciers; il faut que nous aussi enrichissions de nos travaux la postérité (5). »

En poète, il symbolise la marche de l'intellectualité, dans son voyage en les Invisibles.

Là, de degré en degré, voyant de plus en plus, il surpasse la raison, dépasse la foi (6), et monte à la vue, *sans milieu*, de la Divinité.

Même lorsqu'au delà de la foi il y mire directement, plus il y vise, plus il y découvre.

D'abord, il y discerne l'union de la substance et de l'accident; après, trois *iris*, qui, d'une seule couleur, entre elles, se réfléchissent; enfin, lorsque plus il s'y plonge, la Divinité lui paraît *peinte de l'effigie humaine* (7).

Monsieur Lamartine, ce progrès de vision, qui toujours va, — et qui, même au sein de la Divinité, ne s'arrête point, — n'est *ni quintessence de scolastique*, *ni vaporisation d'idée*.

Dante, en esprit, avait marché toute sa vie. Il avait eu des époques d'incertitude, d'accablement, de désespoir.

Il raconte que, recherchant si Dieu *entend* ou non la matière première des éléments, son esprit avait défailli (8).

D'abord il avait cru possible la réalisation de la liberté, de la paix, de l'amour, par la suprématie de la philosophie.

Ce fut l'époque du *Convito;* alors il aspira à convier les *vivants* au *banquet* de la sagesse, à l'aide de l'explication doctrinale des sens allégoriques (9).

Mais sa pensée ne s'arrête point; elle s'avance, et surpasse vite et toujours. Il laisse donc inachevé le *Convito*, et se donne tout entier au grand œuvre, à la *Comédie*.

Les allégories ne le satisfont plus entièremeat; il lui faut la vision explicite, directe, immédiate, de la vérité.

Pour cela, ni raison, ni foi, ne suffisent. Elles sont des *milieux*. Les préordinations de l'humanité ne peuvent se révéler que dans la vision directe de leur origine.

Même dans la composition de *la Divine Comédie*, l'esprit de l'Alighieri progresse continuellement. Ses doctrines, dans *l'Enfer*, ne touchent pas encore au faîte. La pensée des deux attractions y transparaît; mais elle ne devient idée dominante que dans *le Purgatoire* et dans *le Paradis*.

Son esprit, qui, en philosophe, a marché tous les instants de sa vie, lui donne, en poète, la conception de sa marche dans les Invisibles, pour y saisir, ce que toujours il chercha, l'origine de l'humanité et de ses préordinations.

Monsieur Lamartine, Dante marche; et, dans les légendes de l'Evangile, le Christ marche aussi : de Galilée en Samarie, de Samarie en Judée; et là il monte à Jérusalem, et est levé en haut, sur la croix, au Calvaire; et, mort,

il ressuscite; et, ressuscité, il fait son ascension au Dieu, au Père, et en redescend en Saint-Esprit.

Ce sont là des obscurités, des mystères; et le voyage du Dante est une obscurité, un mystère. Les recherches de *l'élucidation* de cette obscurité et de ce mystère de l'Alighieri, vous les qualifiez *d'acharnement à regarder le vide du firmament pour y découvrir Dieu.*

Monsieur, il faut s'acharner à regarder le *vide*, parceque la vérité n'est que dans le *vide*, — dans l'INAPPARENT, PAR QUI TOUT PARAIT.

Christ et Dante, Vico et Kant, et tous les chercheurs de la vérité, s'acheminent par les mystères, — parceque la lumière n'est que dans les mystères (10).

Christ et Dante, théologiens et philosophes, montent constamment, opiniâtrément, à l'obscurité, à l'invisible, — parceque la révélation n'est que dans l'obscurité, dans l'invisible.

Racontant le progrès de son intuition dans la Divinité, Dante dit que, là, seul un point lui causait plus de léthargie que vingt-cinq siècles ensemble; et que, malgré cela, s'en détourner est impossible (11).

Tout près de son élévation, Christ dit qu'on doit se transformer, se régénérer (12), renaître (13), perdre son âme pour la reconquérir (14).

Eh bien! on doit se régénérer, se transformer, renaître, parceque la vérité n'est que dans une autre génération, — dans la génération en divinité, en obscurité, en invisible, *en vide.*

LA DIVINITÉ EST LA CONCEPTION PAR LA PAROLE, LA VISION PAR ELLE.

C'est cela le POINT; — y monter, c'est renaître.

La PAROLE est l'évolution suprême de l'activité cosmique.

Toutes les évolutions antérieures en elle *se culbent* et se traduisent; selon qu'en elle elles se traduisent, ainsi, dans tous les degrés de leurs réapparitions, elles correspondent.

C'est là la création, la vision; la nature, la vérité.

La conception dans la parole est l'origine de l'humanité, sa lumière, sa *vie*.

La méconnaître, c'est la chute, la déchéance, l'esclavage.

La reconnaître, c'est le redressement, la réhabilitation, la liberté.

A l'aide de la conception dans la parole, l'Esprit se crée. Par elle, on s'y enfante, on y vit, on y voit, on y marche.

Cet Esprit est l'Invisible, l'obscurité, les ténèbres, où et par où l'intellectualité se fait, progresse, arrive.

L'entrée, la vie, la vision, le déploiement dans cet Invisible, ne sont possibles que par ses SIGNES.

Ces signes sont dans la voix.

LA VUE PAR LA VOIX, C'EST LA DIVINATION.

LA SCIENCE DE SES SIGNES, C'EST LA SCIENCE DE LA DIVINITÉ.

Le christianisme, lui, le premier, annonça que la parole était le principe, le Dieu, la lumière, la vie, la voie (15).

Il démontrait la Divinité moyennant la variété des langues (16).

Les langues sont différentes toutes dans les sons, identiques dans les *sens*.

Leur Invisible est unique; par cet Invisible unique naît, vit, marche, se révèle, l'unité de l'esprit, l'unité de l'humanité, la *concorporalité* des peuples (17).

L'annonce du christianisme fut mésentendue; Dante la re-

çut ainsi. Mais la liberté, la fraternité, la paix, l'amour, que le christianisme, même dans les mésintelligences, toujours a enseignés, inspirèrent Dante.

Il chercha le principe. Il sentit qu'il était à la cime de l'intellectualité humaine.

Dépassant l'individualisme, il conçut l'idée de l'humanité, de son unité, de sa coopération; en donna la théorie; personnifia dans *la Comédie* les phases de la réhabilitation; mais la vision de la Divinité, quoiqu'il y progressât jusqu'à l'entrevoir peinte de l'effigie humaine, resta pour lui un mystère.

C'est l'heure de la solution, de l'explication, du jugement.

Le règne de Dieu, c'est de longue main qu'il se construit sur la terre.

La félicité en est le but; la liberté, le moyen; la vérité, le principe.

Cette troisième rencontre des peuples, qui commence en nous, *n'aura pas de fin;* et elle ne peut s'accomplir de tous ses moyens sans que l'INCONNU, qui crée, inspire, amène l'humanité, ne se révèle.

Le mot prononcé par le christianisme est le vrai.

La Divinité est dans la parole (18); en elle l'origine, l'alliance, l'entraînement, l'animation, le DISCOURS irrésistible de l'humanité.

Rien de plus haut que cette conception.

Tout ce qui est esprit, intellectualité, vérité, ne se conçoit, ne paraît, ne *s'affirme* et ne se nie, ne se *réalise* et ne se démontre, qu'en elle et par elle.

L'Invisible, qui par elle se crée, dans l'isolement ne s'éta-

blit et ne subsiste point ; il ne s'établit et ne subsiste que par la communion (19).

C'est ainsi que la communion est l'origine, la condition, l'aspiration, la félicité, l'illumination progressive, de l'humanité.

L'Esprit, l'Invisible, ne se forme, ne paraît, ne parle et ne se révèle que par ses signes.

La tâche de notre époque est de les découvrir, les analyser, les *démontrer*.

Nous sommes dans un temps où l'on voit des esprits partout.

Les esprits, dans la superstition, donnèrent et donnent l'inconnu, l'espoir, la frayeur, les spectres, les fantômes, les dieux, les diables. Depuis quelques années on joue avec les esprits ; on les sent dans les tables, dans les sommeils, dans les lucidités, dans les extases, dans les évocations, dans la seconde vue, dans ses divinations.

Tout cela n'est que reflet.

La vue des vues, c'est la vision par la parole ; par elle, on voit, on vit, on agit, en instinct, en foi, en esprit, en invisible. Par cette vue des vues, on connaît, par analogie, en elle toutes les autres.

Les Écritures et les Épreuves de l'esprit sont dans les langues.

Par la parole, les langues parlent.

La parole n'est pas, elle, les langues ; mais ce sont en elle les éléments par où les langues parlent.

Dans ces éléments est le verbe (20); par ce verbe la Divinité s'engendre, rayonne, se communique, se démontre.

Ses visions sont le miracle ; ses correspondances, le prodige.

Fétichisme, anthropomorphisme, panthéisme, sensualisme, idéalisme, matérialisme, spiritualisme, magnétisme, n'en sont que visions en incomplet.

Lorsque le verbe, par où les langues parlent, se découvrira, alors toutes les langues ne seront que le *langage unique* de la parole en des évolutions diverses.

Dans ces évolutions se démontrera l'évolution de l'esprit, de l'intellectualité, de la vérité; et, parmi tant de variétés, la Divinité, la conscience, la *concorporalité* unique de l'humanité.

Les formes de l'intelligence seront jugées; le jugement éternel paraîtra; les règnes des invisibles se découvriront.

Alors on expliquera le *voyage* de l'intellectualité humaine, ses perditions, ses redressements, ses béatitudes.

Alors on expliquera Christ et Dante, les ascensions de tous les deux, la conrésurrection de l'humanité vers la vision de l'Esprit.

L'humanité verra son origine, sa liberté, sa vérité.

Hâtons, Monsieur, ce moment. Il n'est pas loin : il est non de haine,— de pardon; non de contrainte,— d'amour; non d'obscurité, — de lumière.

Ne détournons pas de là ceux qui s'y empressent par leurs études acharnées, indomptables, sur les grands divinateurs.

NOTES.

1. La divina bontà, che da sè sperne
Ogni livore, ardendo in sè sfavilla
Sì, che displega le bellezze eterne.
Ciò che da lei senza mezzo distilla,
Non ha poi fine, perchè non si muove
La sua imprenta quand' ella sigilla.
Ciò che da essa sanza mezzo piove
Libero è tutto, perchè non soggiace
Alla virtute delle cose nuove.
Più l' è conforme, e però più le piace;
Chè l' ardor santo ch' ogni cosa raggia,
Nella più somigliante è più vivace.
Di tutte queste cose s' avvantaggia
L' umana creatura; e s' una manca,
Di sua nobilità convien che caggia.
Solo il peccato è quel che la disfranca,
E falla dissimile al Sommo Bene,
Perchè del lume suo poco s' imbianca.
Ed in sua dignità mai non riviene,
Se non riempie dove colpa vota,
Contra mal dilettar con giuste pene.
Vostra natura quando peccò tota
Nel seme suo, da queste dignitadi,
Come di Paradiso, fu remota.

Ibid., c. VII; c. V, et XIII. *Purgatorio*, c. XXVIII.

La divine bonté, qui repousse d'elle toute envie, s'embrasant en elle-même, étincelle en sorte qu'elle déploie les beautés éternelles.
Ce qui en distille *sans milieu* n'a plus de fin, parceque, lorsqu'elle marque, son empreinte ne se meut point.
Ce qui en pleut *sans milieu* est libre complétement, parcequ'il n'est pas soumis à la puissance des choses nouvelles.
Plus il lui est *conforme*, et plus il lui plaît : car l'ardeur sainte, qui rayonne toute chose, dans les plus ressemblantes est plus vivace.
De toutes ces choses s'avantage la créature humaine; et, si une en manque, il faut que de sa noblesse elle déchoie.
Seul le péché est ce qui l'asservit, et la fait dissemblable du bien suprême, parceque de sa lumière peu il se blanchit.
Et jamais dans sa dignité elle ne revient, si contre mal amusement, par justes peines, elle ne remplit là où la faute creuse.
Votre nature, lorsqu'elle pécha, tout entière, dans votre semence, fut éloignée, ainsi que du Paradis, de toutes ces dignités.

La prima volontà, ch' è per sè buona,
Da sè, ch' è sommo ben, mai non si mosse.

La première volonté, qui par soi est bonne, de soi, qui est souverain bien, jamais ne s'ébranla.

Cotanto è giusto quanto a lei consuona;
Nullo creato bene a sè la tira,
Ma essa, radiando, lui cagiona.

Ibid., c. XIX.

Tout est juste, autant qu'avec elle il s'accorde; nul bien créé ne l'attire; mais, rayonnant, elle le produit.

2. *Purgatorio*. c. XV ; *Paradiso*, c. VIII.

3. *Civilitas humani generis*. Voir ici la note 11 de la première Lettre, p. 23.

4. No autem, cui *mundus est patria*, velut piscibus æquor, quamquam Sarnum biberimus ante dentes, et Florentiam adeo diligamus, ut, *quia dileximus*, exilium patiamur. *De vulgari eloquio*, lib. 2, c. VII ; *Opere minori*, vol. III, part. 2, p. 18.

5. Omnium hominum, quos ad amorem veritatis *natura superior* impressit, hoc maxime interesse videtur, ut quemadmodum de labore antiquorum ditati sumus, ita et ipsi pro posteris laborent, quatenus ab eis posteritas habeat quo ditetur. — *De monarchia*, lib. 2 cap. 1.

6. Lorsque Dante, dans l'Empyrée, va à la vue immédiate de la Divinité, Béatrice, savoir la science de la foi, la théologie, le quitte et va s'asseoir dans les rangs des béats. Le poète est introduit à la vision immédiate de Dieu, par la prière de Marie, c'est-à-dire de la Vierge-Mère, qui conçut et engendra la Divinité de l'humanité, le Christ. — Voir *Paradiso*, c. XXXI.

7. O lumière éternelle, qui seule en toi résides ; — seule t'entends, — et entendue de toi et entendant, — t'aimes et *arridi* (souris) ! Cette *circulation*, qui, ainsi concue, paraissait en toi comme lumière réfléchie, regardée un peu, tout autour, par mes yeux, de sa propre couleur, me parut peinte de *notre effigie*, parcequ'en elle ma vue, tout entière, était mise.

Quel est le géomètre, qui, complètement, s'absorbe, — *s'affige*, — pour mesurer le cercle, et ne trouve point, en pensant, le principe qui lui manque, — tel, j'étais, moi, à cette vue nouvelle. Je voulais voir comme l'image convint au cercle, et comme elle s'y place ; mais les propres ailes pour cela n'étaient pas puissantes. — *Paradiso*, c. XXXIII. La formule indiquée dans les premières lignes de ce passage est à Aristote, dans la *Métaphysique* ; le reste est à Dante.

8. *Convito*, trattato IV, p. 334, *édit. citée*.

9. *Convito*, trattato II.

10. Nous causons sagesse dans les *complets*, mais sagesse, non de cette *éternité-ci*, — *του αιωνος τουτου*, — ni des gouvernants de cette éternité-ci ; mais nous causons sagesse de Dieu, en mystère ; la (sagesse) cachée....., qu'œil ne vit, ni oreille n'entendit, ni en cœur d'homme ne monta.....

L'esprit tout *scrute*, même les profondeurs de Dieu ; car *qui vit ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ?* Et nous le parlons, non dans les discours enseignés par humaine sagesse, mais dans les (discours) enseignés par l'Esprit saint, comparant *spiritualités à spiritualités*.....

L'homme animal ne comprend point — *ου δεχεται*, *non capisce* — ce qui est de l'Esprit du Dieu ; car sottise est à lui, et il ne peut pas connaître, parceque, spirituellement, on discerne. Et le spirituel discerne tout, et il n'est discerné par aucun. — Paul, *Epître Ire aux Corinthiens*, ch. 2.

11. *Paradiso*, c. XXXIII.

12. Jean, *Evangile*, ch. 3.

13. L'engendré de chair, chair est; et l'engendré d'esprit, esprit est. Ne t'étonne point que je dise à toi : Il faut que vous vous engendriez d'en haut. L'esprit où il veut souffle, et la voix tu n'entends, mais tu ne vois ni d'où il vient ni où il va. Ainsi est tout engendré par l'Esprit. — *Jean*, *Evangile*, ch. 3.

14. Si le grain de blé, tombant en la terre, ne meurt pas, — ne se transforme pas, — *seul* il reste; mais s'il meurt, maint fruit il porte. Quiaime son âme, la perdra; et qui hait son âme, en vie éternelle la gardera. — Jean, *Evangile*, ch. 12, v. 24-25; Vico, dans le livre *De antiquissima Italorum sapientia*, dans ses aperçus sur les conceptions *métaphysiques*, arrive au même résultat. Il dit que dans la considération de la vérité supérieure, même les axiomes de la logique actuelle s'intervertissent. Là, écrit-il, dans ce monde-là, la part est plus grande que le tout. Même résultat on voit dans les idées de l'Alighieri à l'égard de la grandeur. En vue de l'*Invisible*, il va jusqu'à *la transformation* de cette idée, en la rapportant non à la corpulence et à la masse, mais à la puissance et à l'efficacité.

...Nel mondo sensibile si puote
Veder le cose tanto più divine,
Quant' elle son dal centro più remote.
Onde se 'l mio disio dee aver fine
In questo miro ed angelico templo,
Che solo amore e luce ha per confine,
Udir conviemmi ancor come l' esemplo
E l' esemplare non vanno d' un modo;
Chè io per me indarno a ciò contemplo.

. . . .

Li cerchi corporali enno ampi ed arti,
Secondo il più e 'l men della virtute,
Che si distende per tutte lor parti.
Maggior bontà vuol far maggior salute;
Maggior salute maggior corpo cape,
S' egli ha le parti ugualmente compiute.
Dunque costui, che tutto quanto rape
L' alto universo seco, corrisponde
Al cerchio che più ama e che più sape.
Per che, se tu alla virtù circonde
La tua misura, non alla parvenza
Delle sustanze che t' appajon ronde,
Tu vederai mirabil convenenza
Di maggio a più e di minore a meno,
In ciascun cielo, a sua intelligenza.

Dans le monde sensible, on peut voir les choses d'autant plus divines qu'elles sont du centre plus distantes.

Partant, si mon désir doit avoir fin dans cet admirable et angélique temple qui a pour confin seul amour et lumière,

Ouïr il me faut encore comment l'exemple et l'exemplaire ne vont point de même; car moi, par moi-même, cela je contemple en vain.

Et Béatrice lui répond :

Les cercles corporels sont amples et étroits, selon le plus ou le moins de la vertu, qui s'étend dans toutes leurs parts.

Majeure bonté veut faire majeur salut; majeur salut contient majeur corps, s'il a ses parts également accomplies.

Donc celui-ci, qui entraine tout entier le haut univers avec lui, correspond au cercle qui plus aime et qui plus sait.

Si donc tu *ceins* à la vertu ta mesure, et non à l'apparence des substances qui te paraissent rondes,

Tu verras admirable convenance (de majeur à plus, et de mineur à moins) dans chaque ciel à son intelligence.

15. En principe était la parole, et la parole était vers (πρός) Dieu, et Dieu était la parole. Celle-ci était en principe vers Dieu. Tout, moyennant elle, fut; et, hors d'elle, ne fut *pas un qui fut*. En elle, vie était; et la vie était la lumière des hommes; et la lumière dans l'obscurité paraît; et l'obscurité ne la comprit point. — Jean, *Evangile*, ch. 1er.

16. Poursuivez les spiritualités, mais davantage, afin que vous deviniez — *ἵνα προφητεύητε*. — Certes, le causant — λαλῶν — en langue, non aux hommes cause, mais au Dieu. Nul n'entend; mais, en esprit, il parle mystères. — Paul, *Epitre 1re aux Corinthiens*, ch. 14.

En d'autres langues, et sur des lèvres *autres*, je parlerai à ce peuple-ci; mais, même ainsi, ils ne m'exauceront point, dit le *Maître*. En sorte que les langues sont *en signe*, non aux croyants, mais aux mécréants; mais la divination (dans les langues) non aux mécréants, mais aux croyants. — Paul, *ibid.*

17. La grâce — χαρίς, libéralité, plénitude — de Dieu me manifesta le mystère, qui, en d'autres générations, ne parut pas aux fils des hommes, ainsi qu'il se dévoila maintenant aux saints apôtres de lui et divinateurs en esprit : *Les nations être cohéritières, concorporelles — σύσσωμα — et comparticipantes* de sa promesse dans le Christ, moyennant l'Evangile. — Paul, *aux Ephésiens*, ch. 3.

18. Si voix obscure la trompette donne, qui se préparera à la guerre? — Ainsi, *si moyennant la voix*, bien significatif discours vous ne donniez pas, comment connaîtra-t-on ce qu'on parle? Certes, vous serez comme causants en l'air. Si donc je ne connais pas *la force — δύναμιν — de la voix*, je serai barbare au causant (à moi); et le causant en moi, barbare (à moi). — Paul, *ibid.*

19. Oportuit genus humanum ad communicandum inter se conceptiones suas aliquod *rationale* et *sensuale* SIGNUM habere; quia cum aliquid a ratione *accipere* habeat et in rationem *portare*, rationale esse oportuit; cumque *de una ratione in aliam* nihil deferre possit nisi per *medium sensuale*, sensuale esse oportuit; quia si tantum rationale esset, pertransire non posset; si tantum sensuale, nec a ratione accipere, nec in rationem deponere potuisset.— Dante, *De vulgari eloquio*, lib. 1, c. III.

20. Dante, quoique d'une manière obscure et inexacte, entrevit cette distinction de la parole et des langues : « Dicimus certam formam locutionis a Deo cum anima prima concreatam fuisse, dico autem formam, et quantum ad constructionis prolationem; *qua quidem forma omnis lingua loquentium uteretur*, nisi culpa præsumptionis humanæ dissipata fuisset. *De vulgari eloquio*, lib. 1, c. VI. — Cette langue cocréée avec l'âme, il l'appelle *lingua gratiæ*. — Voir saint Augustin, *De Trinitate*, lib. 13. — Voir aussi Vico dans les *Dignità*, de la langue et du vocabulaire mental commun et unique pour toutes les nations.

